

Ferdinand Brunetière

Victor Giraud

Ġz, 16, bra

Victor GIRAUD

Ferdinand Brunetière

Notes et Souvenirs

avec des Fragments inédits et un Portrait

Troisième édition

BLOUD & Cie



Ferdinand Brunetière

Victor GIRAUD

Ferdinand Brunetière

NOTES ET SOUVENIRS

AVEC DES FRAGMENTS INÉDITS ET UN PORTRAIT

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & CIE
4, rue Madame, 4
1907

DU MÊME AUTEUR

Pascal : L'homme, l'œuvre, l'influence. 3ᵉ édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. 1 vol. in-16, Paris, A. Fontemoing .... 3 fr. 50

Essai sur Taine, son œuvre et son influence, d'après des documents inédits, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin). 3ᵉ édition, revue, 1 vol. in-16. Paris, Hachette .... 3 fr. 50

Bibliographie critique de Taine, 2ᵉ édition refondue, 1 vol. in-8ᵉ de la *Bibliothèque des Bibliographies critiques*. Paris, Alphonse Picard .... 5 fr.

La Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine, 4ᵉ édition, revue, corrigée et augmentée, 1 brochure petit in-16, Paris, Bloud .... 0 fr. 60

Sainte-Beuve. Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis, Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis*, avec une *Etude sur Sainte-Beuve et son œuvre critique*, 2ᵉ édition, 1 vol. in-16. Paris, Calmann-Lévy .... 3 fr. 50

Chateaubriand, *Etudes littéraires*, 1 vol. in-16. Hachette. 3 fr. 50

Chateaubriand, ATALA. Reproduction de l'édition originale avec une *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand*, d'après des documents inédits, 1 vol. petit in-18. A. Fontemoing .... 3 fr.

Opuscules choisis de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes, 3ᵉ édition. Bloud .... 0 fr. 60

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet, édition nouvelle, revue sur les meilleurs textes, avec une introduction et des notes, 3ᵉ édition. Bloud .... 0 fr. 60

Anticléricalisme et Catholicisme, 1 brochure, petit in-16. (Questions du jour) 2ᵉ édition. Bloud .... 1 fr.

Livres et questions d'aujourd'hui, 1 vol. in-16, Hachette. 3 fr. 50

Pensées de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes, 3ᵉ édition, 1 vol. in-16, Bloud .... 1 fr. 20

Les Idées morales d'Horace, 1 vol. in-16, Bloud .... 0 fr. 60

Pensées choisies de Joubert, suivies de *Réflexions, pensées et maximes de Chateaubriand*, avec une introduction et des notes (pour paraître prochainement à la librairie Bloud)..... 0 fr. 60

En préparation :

Le Christianisme de Chateaubriand : les origines, l'évolution, l'influence. *Etude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des dix-huitième et dix-neuvième siècles*. A la librairie Hachette.

Esquisses contemporaines.

7 Jan. 1907. Sibl.

AVANT-PROPOS

J'écrirai sans doute quelque jour tout un livre sur Ferdinand Brunetière. Ce fut, m'a-t-on dit, son vœu secret. Il avait bien voulu approuver la méthode et l'esprit de l'étude que j'ai jadis consacrée à Taine, et il souhaitait, si je lui survivais, que je pusse retracer aussi « l'histoire de sa propre pensée et de ses écrits ». Ce vœu correspond trop bien à un désir tout intime de ma part pour que je n'essaye pas de le réaliser à mon heure.

Il va sans dire qu'un travail de ce genre ne saurait s'accomplir à trop brève échéance. Il ne saurait suffire, pour le mener à bonne fin, de relire, même de près, et de « mettre en fiches » une œuvre considérable et extrêmement variée. Cette œuvre, pour la bien comprendre et pour la juger avec équité, il faut, si je puis dire, l'éprouver longuement ; il faut la vivre ; il faut, par tous les moyens en notre pouvoir, déchiffrer lentement, et tâcher de percer de part en part la personnalité intellectuelle et morale qu'elle recouvre, et qu'elle exprime parfois d'une

manière fort insuffisante et incomplète. Enfin, il faut attendre que le temps ait fait son œuvre, et en nous suggérant un plus grand nombre de termes de comparaison, nous conduise au point de perspective nécessaire et nous permette de ne pas fausser les proportions véritables, de rétablir toutes choses en leur vrai rang et en leur juste place.

A ceux qui, par des communications de correspondance, des indications biographiques ou bibliographiques, voudraient m'aider dans cette tâche dont je crois savoir toutes les difficultés, j'adresse ici d'avance l'expression de ma vive gratitude. L'histoire d'une pensée si puissamment représentative, et qui a été si activement mêlée à l'histoire intellectuelle et morale de notre temps doit être, ce me semble, une œuvre un peu collective.

Et en attendant, il m'a paru qu'il ne serait pas inutile de recueillir ces pages où j'ai ramassé quelques souvenirs sur l'orateur, sur l'écrivain et sur l'homme. Quelques points dont je crois être sûr y ont été brièvement touchés. Surtout, elles sont un hommage que je tenais à rendre à cette chère et grande mémoire. Je les dédie à ceux qui ont aimé Ferdinand Brunetière, à ceux, — et ils sont nombreux parmi ses anciens élèves, ses collaborateurs et ses amis, — qui ont éprouvé sa haute bienveillance, et sa virile et délicate bonté.

Mars 1907. VICTOR GIRAUD.

Ferdinand Brunetière

NOTES ET SOUVENIRS

Une fière et haute pensée, une ardente et forte parole, une prodigieuse activité, une volonté indomptable viennent de s'éteindre. La mort vient de frapper, en pleine production et en pleine sève, celui qui, depuis tant d'années, était l'âme de la plus ancienne *Revue* française, le lutteur infatigable dont les discours, les conférences et les écrits ont si souvent remué, étonné ou subjugué les esprits de son temps... Je sais peu de spectacles plus émouvants et plus tragiques que celui de ce lit funèbre où nous l'avons vu pour la dernière fois... Il est là couché, courbé, vaincu, lui qui était toujours debout. De cette voix retentissante, de cette pensée toujours en mouvement, de cette curiosité insatiable, de tout cet

effrayant labeur et de toute cette action, il ne reste rien, — rien qu'un pauvre corps exsangue, si maigre, si frêle, si complètement vidé de toute sa substance, qu'on ne saurait croire qu'il y a un jour à peine, la vie encore existait là. L'apaisement s'est fait enfin sur ce visage tourmenté et inquiet ; la sérénité de l'au delà s'est répandue sur ces traits usés, avec un air d'étonnante jeunesse qui les transfigure. Et dans ces grêles mains froides qui se sont jointes pour une dernière prière, le crucifix symbolise éloquemment la dernière grande cause pour laquelle ce héros de la volonté a si vaillamment combattu...

Oui, un héros. Le mal qui le minait depuis si longtemps, loin d'arrêter ou de suspendre son besoin d'agir n'avait fait que l'exaspérer et que l'accroître. Quand l'heure vint où il ne put plus parler, il écrivit, avec un redoublement de verve et d'énergie. Jamais sa plume n'avait été aussi féconde, jamais sa pensée n'avait été aussi

lucide, jamais son talent n'avait déployé autant de vigueur, de variété et d'éclat que durant ces dernières années. On saura un jour par quel miracle de volonté cet effort était obtenu, cette victoire était remportée pied à pied sur la sournoise et sombre visiteuse. Hier encore, il travaillait, il écrivait, il projetait, il luttait pour les idées qui lui étaient chères. Il est mort littéralement sur la brèche, en vaillant écrivain qui travaille jusqu'au bout à son œuvre, en bon soldat qu'une balle ennemie surprend les armes à la main.

Et maintenant il n'est plus. Il nous quitte au moment où nous avions le plus besoin de lui, à l'heure même où l'Église de France, et le pays peut-être, vont traverser une crise redoutable, et où, plus que jamais, leurs bons serviteurs ont le devoir de s'unir et de se grouper autour de ceux qui ont qualité pour parler et pour agir. Il était de ceux-là, et au tout premier rang. On voudra bien ne pas chercher, dans les courtes

pages qui vont suivre, pauvres notes hâtivement improvisées au lendemain de cette mort à la fois trop prévue et pourtant soudaine, un jugement véritable sur l'ensemble de l'œuvre de F. Brunetière, — il y faudrait tout un volume, — mais simplement quelques impressions et souvenirs, où du moins je voudrais essayer de faire passer un peu de la douloureuse émotion que m'a causée sa perte, et aussi de la respectueuse affection que j'avais vouée à ce maître incomparable et bon.

*
* *

Il était né orateur. Voilà le trait sur lequel on ne saurait trop appuyer en parlant de lui. Il l'était jusque dans la conversation familière, où, à chaque instant, d'amples et fortes périodes, qu'on aurait pu écrire, lui venaient aux lèvres pour réfuter, convaincre, ou simplement instruire son interlocuteur. Il l'était aussi dans sa prose écrite.

Toutes les objections que l'on a longtemps adressées, — ceux du moins qui ne savaient pas très bien leur langue, — au style de F. Brunetière tombent d'elles-mêmes, dès que l'on s'aperçoit que c'est un style essentiellement *parlé*. Il faut le parler pour le bien goûter, parfois même pour le bien comprendre. Oui, sans doute, à lire *des yeux* une page de lui, les phrases peuvent paraître bien longues, surchargées d'incidentes et de parenthèses, et parfois enchevêtrées ou obscures (1). Lisez-la tout haut : tout se simplifie, s'éclaire, s'allège ; les divers plans de la période s'étagent ; les ombres se distribuent symétriquement ; le mouvement, un mouvement impérieux, rapide, pressant, se communique à la suite des développements et les entraîne vers un même but. La transformation est complète : c'est celle même notons-le, qu'il faut faire subir à une *Provinciale* de Pascal ou à un *Sermon* de Bossuet

(1) Encore y aurait-il lieu de distinguer les diverses « époques » de son style.

pour les savourer pleinement. Et je ne doute point, pour ma part, que c'est dans cette affinité de nature mentale avec les grands maîtres de la prose classique qu'il faut chercher l'une des vraies raisons du culte que l'auteur des *Discours de combat* a toujours professé pour notre dix-septième siècle français.

Et c'était un merveilleux *orateur d'idées,* le plus puissant, le plus prenant, le plus complet, je crois, de la génération à laquelle il appartenait. Il avait d'abord une voix admirable, forte, grave, sans moelleux peut-être, mais vibrante comme une cloche de bronze dont elle rappelait les sonorités : il savait s'en servir et en jouer étonnamment. Et quand on entendait pour la première fois sortir de ce corps chétif ces vigoureux et passionnés accents, on était saisi, entraîné, conquis. Il joignait à ce don une abondance verbale telle que je n'en ai jamais connue, et qui, s'alliant à une surprenante précision et propriété de termes, lui

permettait d'aborder en public et de rendre accessibles et intelligibles les sujets les plus difficiles et les plus abstraits. Avec cela, une richesse d'information, une fidélité de mémoire, une force de dialectique et un art de composition et de constrution qui faisait de chacun de ses discours quelque chose d'aussi parfait en son genre qu'une tragédie de Racine ou qu'un opéra de Wagner : on ne saurait assez admirer la puissance d'*orchestration*, — le mot a été employé récemment à propos de lui (1), et il en avait goûté la justesse, — dont F. Brunetière orateur et écrivain a donné de si remarquables exemples. Et enfin, pour souligner, utiliser et mettre en œuvre tous ces dons, il y avait l'action, — une action ardente, endiablée, frémissante, qui faisait passer son être tout entier dans chacune de ses paroles. Tous les muscles du visage étaient contractés, tendus vers le même but : la démonstration

(1) Par M. Edouard Rod, dans un article de la *Revue hebdomadaire* sur son *Balzac*.

d'une idée. La bouche martelait chacune des phrases qu'elle prononçait. Le geste, tantôt autoritaire et sans réplique, tantôt provocant, comme s'il allait défier et transpercer des ennemis imaginaires, souvent familier, toujours expressif, mimait avec une force singulière tous les mouvements, et, pour ainsi dire, tous les moments successifs de la pensée. Il parlait littéralement avec tout son corps ; et il était malaisé, sur le moment, de ne pas subir le prestigieux ascendant de cette éloquence.

Aussi, quels triomphes oratoires cet homme a connus et remportés dans sa vie ! Il a tenu sous le charme impérieux de sa parole les auditoires les plus divers et les plus difficiles. Je me rappellerai toute ma vie sa conférence à Genève sur *l'Œuvre de Calvin*. La foule contenue dans cette immense salle était, pour une large part, peu sympathique, hostile même, inquiète et houleuse. A huit heures sonnant, un petit homme maigre, au teint verdâtre, d'un pas

rapide et vif, s'avance vers l'estrade. Il dépose ses notes, braque son lorgnon, et commence : « Messieurs, si j'ai non seulement accepté, mais souhaité... » Dès ces premiers mots, le charme opère ; l'auditoire est pris dans l'engrenage ; la vivante machine va son train et ne lâchera plus sa proie qu'à la fin. A plusieurs reprises, ce public si froid, d'ordinaire, même quand il approuve, est obligé d'applaudir. Certes la conférence imprimée, — un peu différente du texte parlé (1), — est très belle. Mais « c'est le monstre lui-même » qu'il eût fallu entendre. Avec quelle vigueur vibrante, avec quel accent contagieux d'émotion il disait, détaillait, reprenait, commen-

(1) Ferdinand Brunetière, — ceci est bon à noter, — même quand il ne parlait pas sur de simples notes schématiques, comme celles dont on trouvera quelques échantillons dans la dernière série de *Discours de combat*, même quand il avait écrit son discours à l'avance, comme ce fut le cas à Genève, Ferdinand Brunetière ne récitait jamais par cœur. Il trouvait — ou retrouvait — sur-le-champ la forme qui lui convenait ; et son procédé rappelait assez bien celui de Bossuet improvisant librement en chaire la forme de ses sermons sur un texte soigneusement préparé dans le silence du cabinet.

tait les vers si touchants que Villon prête à sa vieille mère ! Et quelle inoubliable soirée, féconde en polémiques, en utiles discussions, en aigres représailles !

F. Brunetière aimait trop ce mode d'action et d'apostolat. Il ne savait pas refuser, quelque loin qu'on l'appelât, un « discours de combat » à prononcer. Il est allé jusqu'en Amérique, — il voulait y retourner il y a deux ans, — porter, on sait avec quel succès, la bonne parole française. A ce jeu passionnant et dangereux, il s'est usé avant l'heure. Et comme s'il devait payer les rares jouissances qu'il avait goûtées, c'est par là qu'il fut frappé d'abord. Il se résigna, car il était chrétien, et chrétien stoïque, mais ce ne fut pas sans regret, ni sans douleur, ni sans un sentiment secret de profonde humiliation. Sa voix lui était si chère, non pas pour elle-même, mais pour les éclatants services qu'elle pouvait rendre aux causes qu'il défendait ! Du moins, avant d'être forcé de renoncer à la parole

publique, put-il, à cet égard, donner toute sa mesure. Ses conférences sur l'*Encyclopédie* (1), — ces conférences dont ni le Collège de France, ni la Sorbonne ne voulurent, — ont été son chef-d'œuvre en ce genre. Il est telle de ces leçons, sur *la Formation de l'idée moderne de science* ou sur *les Idées de Montesquieu,* par exemple, qui est, en beauté constructive, en profondeur de pensée et en richesse de suggestion, égale ou supérieure à tout ce que F. Brunetière a produit de plus fort et de plus parfait. Et c'était un spectacle vraiment douloureux et déjà presque tragique que de voir cet homme, déjà atteint dans ses forces vitales, et qui le savait bien, s'obstiner et lutter encore, et, de sa pauvre voix de plus en plus voilée, essayer d'exprimer encore et de faire pénétrer dans les âmes les vérités dont il se croyait le dépositaire. « Le

(1) Ces conférences seront publiées. F. Brunetière les avait rédigées sous forme de notes assez développées, pour qu'on les imprimât après sa mort.

silence, avait-il dit en débutant, est la plus grande des persécutions. » Cette persécution ne lui fut pas épargnée.

*
* *

Au moins sa plume lui restait, sa féconde et vaillante plume, qui avait été sa première arme de combat. Sentant la fin prochaine, il multipliait les articles et les livres sur les sujets les plus divers (1), comme s'il voulait une dernière fois faire le tour de sa pensée et répandre encore quelques-unes des idées qui lui tenaient au cœur. Il laisse

(1) Pendant ces deux dernières années d'agonie véritable, de lutte quotidienne et héroïque contre le mal, outre ses conférences sur *les Origines de l'Encyclopédie,* F. Brunetière a *écrit* deux volumes, un *Honoré de Balzac* (C. Lévy) et, en collaboration avec M. P. de Labriolle, un *Saint Vincent de Lérins* (Bloud), treize articles divers, dont quelques-uns retentissants, l'importante *Préface* de ses toutes récentes *Questions actuelles,* et deux chapitres encore inédits de sa *Littérature française classique*. Je ne parle pas d'autres menues besognes, et du labeur énorme qu'il fournissait à la direction de la *Revue* (voir là-dessus l'*Appendice III*). — Il avait préparé aussi une 8ᵉ série d'*Etudes critiques* qui vient de paraître à la librairie Hachette. Enfin, la librairie Perrin va publier prochainement une dernière série de *Discours de combat*.

trente volumes, et si l'on recueillait, sans parler de son énorme correspondance (1) et de ses *reliquiæ,* toutes les pages qu'il a dispersées un peu partout, il serait facile de tirer de là au moins cinq ou six volumes encore. Le moment n'est pas venu de mesurer et d'évaluer cette œuvre considérable, et il faut se contenter pour l'instant de rapides indications.

Or, ce qui me frappe surtout dans cette œuvre écrite, c'en est, contrairement à l'opinion courante, le caractère successif et évolutif. On s'imagine généralement F. Brunetière enfermé de très bonne heure, comme dans une forteresse inexpugnable, dans un système clos et un peu étroit, rigide, exclusif, et dont il aurait, toute sa vie durant, défendu les approches et consolidé les fondements. Le culte de Bossuet, une admiration fanatique pour le XVIIe siè-

(1) « D'Arcachon, m'écrivait-il un jour, où je suis censé me reposer, voici la douzième lettre que j'écris d'aujourd'hui. » Et une année, pendant deux mois de vacances, il calculait qu'il avait écrit 275 lettres.

cle, voilà, croit-on volontiers encore, les articles immuables de son *credo*, ceux auxquels il a rapporté, pendant trente ans, tous ses jugements sur les hommes et les choses du présent et du passé. Ceux qui l'ont, non pas seulement approché, mais simplement lu, savent que ce prétendu portrait n'est qu'une assez vulgaire caricature. La vérité est tout autre. Il ne faudrait pas ici être dupe de l'appareil logique extérieur qui, effectivement, est toujours le même, et qui ne laisse pas d'être parfois un peu artificiel, — F. Brunetière aimait décidément trop les divisions en trois parties, — et il ne faudrait pas non plus prendre trop au pied de la lettre la courte *Préface,* vite supprimée d'ailleurs, de la première édition des *Études critiques*. En réalité, cet immuable a beaucoup changé ; ce systématique a beaucoup évolué, et s'il s'est attaché d'une prise si forte à la doctrine évolutive, c'est en raison sans doute des « affinités électives » qu'il y sentait

avec sa propre nature d'esprit. Et assurément il était, ou il paraissait plutôt dogmatique, car il avait le *ton* volontiers affirmatif et impérieux ; mais son dogmatisme, on n'y a pas assez pris garde, était un *dogmatisme successif :* il affirmait successivement, avec une égale autorité, des opinions, sinon contradictoires, tout au moins assez souvent fort divergentes. Au fond, esprit essentiellement mobile, et même inquiet, toujours en mouvement et en quête, incapable de se reposer, de se fixer et de se figer dans une forme fixe de pensée et de style, correcteur infatigable des épreuves de ses articles et de ses livres, refaisant plus de *quinze* fois telle étude dont il n'était point satisfait (1), et, quand il revenait aux mêmes sujets, les reprenant de fond en comble, et ne craignant nullement de se contredire, il renouvelait incessamment non seulement son

(1) La partie de son *Manuel de l'histoire de la littérature française* qui est consacrée à une vue d'ensemble du XVIIIe siècle.

bagage d'impressions et d'informations, mais encore ses points de vue ou de perspective, tenant scrupuleusement à jour en quelque sorte tout le champ de sa vision et de sa pensée. Il aimait à le dire, il voulait toujours tenir « toute l'étendue du clavier » sous ses doigts.

Pour y réussir, il a conservé jusqu'au dernier jour, et il a soigneusement entretenu une puissance de curiosité et une faculté de lecture vraiment prodigieuses. Je n'ai jamais vu, et je crois que l'on pourrait difficilement citer un aussi étonnant liseur. Tout lui était bon : médecine, théologie, sciences exactes, art militaire, jurisprudence, que sais-je encore ? il s'intéressait à tout, il lisait tout, il retenait tout. La veille même de sa mort, il se faisait envoyer le dernier livre posthume de Gaston Paris, son *Esquisse historique de la littérature française au moyen âge*. Déjà malade, je l'ai vu, en une seule après-midi, lire, et de manière à s'en assimiler toute la substance, quatre volumes sur

des sujets bien différents ; il y en avait un sur Pascal, un autre sur des questions maritimes. Et il ne se contentait pas de lire : il relisait, et il annotait. Il s'était composé une admirable bibliothèque, — on va la vendre, hélas ! Déjà un Américain s'offre pour l'acquérir. Ne se trouvera-t-il donc pas un bon Français pour la retenir chez nous ? — Un grand nombre de volumes sont couverts de notes marginales de sa main, et j'en sais de fort curieuses (1). Il avait acquis ainsi, et de très bonne heure, une universalité et une ubiquité de connaissances qui rappelait, et je crois dépassait celle de Voltaire. Il étonnait souvent des spécialistes, — et des spécialistes très spécialisés, — par la richesse et la précision de son information. Et toute cette érudition qui, assurément, n'était pas et ne pouvait pas être toute de première main, — elle l'était sur tous les points essentiels, sur d'autres aussi, et elle savait très bien remonter aux sources, — cette érudi-

(1) Voir l'*Appendice II*.

tion était classée, hiérarchisée, dominée, *repensée* pour tout dire. On sent, — et c'est ce qui en fait la haute valeur, — non seulement qu'elle nourrit, mais qu'elle déborde toutes les études si diverses auxquelles F. Brunetière s'est successivement appliqué. Combien d'autres champs il avait défrichés et ensemencés, que la mort ne lui a point permis, hélas ! de mettre en valeur et d'exploiter !

Et comme l'on se trompe aussi quand on se représente l'auteur des *Discours de combat* hynoptisé littéralement par Bossuet, et passant trente années de sa vie à faire au grand évêque une loyale et d'ailleurs admirative concurrence ! Certes, il aimait et il admirait Bossuet, mais son admiration pour lui était surtout d'ordre littéraire et *historique*. J'étonnerai sans doute beaucoup de gens, mais je ne crois pas me tromper en déclarant que l'influence de Bossuet, sur le fond et sur l'orientation de sa pensée, a été à peu près nulle ; celle de Pascal a été, j'en

suis presque sûr, singulièrement plus persistante et plus profonde (1). Joignons à Pascal Darwin, Schopenhauer et Auguste Comte, *George Eliot* et, à un tout autre point de vue, Eugène Fromentin ; ce sont là les maîtres de la pensée de F. Brunetière, ceux qui ont le plus agi sur lui et auxquels il doit le plus. Tout le reste est secondaire. Par certains côtés, cet orateur, ce dialecticien, ce critique, cet apologiste, ce poète même, — voyez son étude sur Rabelais, — appartenait bien, j'y consens, au XVIIe siècle ; par d'autres, et les plus nombreux, il était entièrement et absolument de son temps, et jamais cet éloquent défenseur de la tra-

(1) Je me rencontre sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, — et nos deux études ayant été écrites en même temps, c'est bien là une « rencontre », dont tout l'honneur, bien entendu, est pour moi, — avec M. E.-M. de Vogüé, dans le très bel article qu'il a consacré à Ferdinand Brunetière (*Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1907 : voir ci-dessous, p. 81-85) : « Ses préférences apparentes déclare l'éloquent écrivain, ses préférences apparentes étaient pour Bossuet ; son culte profond allait à Pascal, conseiller naturel de tous ceux que torture le dilemme du célèbre pari. » — Il avait projeté, et même déjà esquissé une série de leçons sur Pascal qui auraient eu, à n'en pas douter, un grand retentissement.

dition n'a prétendu sacrifier ni le présent ni l'avenir au passé.

*
* *

Il y a un point essentiel de cette biographie intellectuelle et morale, — l'une des plus complexes, des plus passionnément intéressantes, des plus « représentatives » aussi du siècle qui vient de finir, on le verra bien quand on pourra l'écrire dans le dernier détail, — il y a un point de cette biographie qu'il faut dès maintenant essayer d'éclaircir. Je veux parler de l'évolution religieuse de Ferdinand Brunetière. Que de légendes se sont formées là-dessus ! Que de méprises les mieux intentionnés ont parfois commises ! Et combien la vérité est à la fois plus simple et plus émouvante que tous ces contes ! — « On l'a pu croire agité d'autres soins, et, en effet, il l'a été. Mais si la question religieuse n'a pas toujours été la première ou la plus évidente de ses préoccupations, *elle en a été certainement la*

plus constante, et disons, si on le veut, par instants, la plus sourde, mais en revanche la plus angoissante. » C'est en parlant du XIXe siècle que F. Brunetière a prononcé ces fortes et mémorables paroles ; je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de les lui appliquer à lui-même. Il y avait en lui un fond d'inquiétude et de pessimisme âcre, violent, tragique même, et, comme l'a si bien dit M. Bourget dès le lendemain de sa mort, « une pensée à la Pascal » dont rien ne pouvait le distraire. Dès 1875, dans un article qu'il n'a pas recueilli en volume, il écrivait : « Ce qu'il y a de certain, c'est que la poésie, comme la philosophie, *comme la religion, traversent en ce moment une crise* dont il serait présomptueux de vouloir prédire ce qu'il en sortira. » La question était posée publiquement, et depuis ce temps-là, sous une forme ou sous une autre, discrètement, historiquement le plus souvent, il ne devait cesser d'y revenir. Qu'on se rappelle ses articles sur Bossuet,

sur Voltaire, sur Bayle, sur Vinet, sur la casuistique, sur Pascal surtout. « Mais pour les *Pensées*, écrivait-il en 1885, quelle qu'en soit la valeur comme apologie du christianisme, le problème qu'y agite l'âme passionnée de Pascal *n'a pas cessé d'être* celui *qu'il faut* que tout être qui pense aborde, discute et résolve *une fois au moins dans sa vie*. » Un peu plus tard, en 1890, il reprochait à M. Lavisse, à propos de sa *Vue générale de l'histoire de l'Europe*, de « n'avoir pas fait la place assez large à l'histoire religieuse ». Cette histoire, nous le savons aujourd'hui, il l'étudiait alors pour son propre compte. Mais il était encore sous l'influence d'Eugène Burnouf, dont l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*, m'avouait-il un jour, devait retarder d'une quinzaine d'années son adhésion au christianisme. Et sous l'action combinée de Schopenhauer, de Darwin et de Comte, il croyait fermement alors, — un discours prononcé le 31 juillet 1894 est très signifi-

catif à cet égard, — il croyait qu'une morale strictement positiviste pouvait désormais se suffire à elle-même, et même ne remplacerait pas sans avantage les religions disparues ou périmées. Trois mois après, il partait pour l'Italie.

Simple voyage d'agrément et de curiosité, « quoi qu'on en ait pu dire », — ainsi s'exprime une note inédite qui nous résume son entretien avec Léon XIII et qu'il faudra bien publier quelque jour, — mais voyage qui se termina par « une visite au Vatican ». L'impression produite par la vue et la parole de « ce grand vieillard » fut profonde : ce fut la « chiquenaude » initiale qui détermina l'ébranlement moral décisif, lequel avait été déjà préparé sans doute, comme il arrive toujours en pareil cas, par les mille menus faits de la vie intérieure et subconsciente. On sait le reste : le retentissant article, et les bruyantes polémiques, les articles, les discours et les livres qui ont suivi, et ces campagnes oratoires poursuivies un

peu partout, et, parmi les autres travaux commencés, interrompus et repris, toute cette œuvre d'apologétique catholique, laquelle devait se couronner par une vaste construction synthétique à triple étage, qui eût tenté d'être pour notre temps ce que le grand livre inachevé de Pascal voulait être pour le XVIIe siècle. *Pendent opera interrupta*, selon le mot qu'ont gravé au frontispice des *Pensées* les solitaires de Port-Royal(1). Et, comme pour son illustre devancier, on discutera longtemps encore sur le sens et la valeur du monument projeté.

(1) Je tiens de quelqu'un de très bien informé qu'un jour F. Brunetière esquissa devant lui, en une heure d'entretien, tout le plan de son *Apologie*, et qu'il fut, ce jour-là, merveilleux de verve dialectique, de vigueur persuasive et d'habileté constructive. Combien il est regrettable qu'on ne nous ait pas conservé par écrit le récit de cet entretien ou de tel autre que l'auteur des *Chemins de la croyance* a pu avoir sur le même sujet ! Nous aurions là un document infiniment précieux sur l'histoire de sa pensée, quelque chose d'analogue à ce que sont aujourd'hui, pour nous, la *Préface* d'Étienne Périer, et le *Discours* de Filleau de la Chaise sur les *Pensées de Pascal* : on sait que ces deux morceaux nous résument et nous restituent un entretien, ou une « conférence » faite en 1657 ou 1658 par Pascal sur l'œuvre qu'il méditait.

On a souvent reproché à cet œuvre et à son auteur d'avoir méconnu le caractère essentiel de la religion qu'ils voulaient défendre, et au lieu d'une « religion » véritable, d'avoir surtout constitué une « sociologie », ou même une « politique ». C'est oublier d'abord, ce me semble, que l'œuvre est inachevée, et que, de cette longue et sinueuse chevauchée « sur les chemins de la croyance », nous n'avons pu connaître que « la première étape ». D'autre part, n'est-ce pas aussi se méprendre sur les vrais caractères de l'évolution religieuse de F. Brunetière et sur ce que l'on pourrait appeler la psychologie de sa conversion ? Il avait été toute sa vie anxieusement préoccupé de trouver une morale, et une *morale sociale*, je veux dire une morale qui ne fût pas seulement valable pour l'homme individuel, mais qui réglât les rapports des hommes, et de *tous* les hommes, entre eux. Cette morale, longtemps il avait cru que la science et la philosophie, en laïcisant les résultats des

religions positives, lui fournissaient le moyen de la constituer. Un jour vint où cette construction lui parut bien fragile, et bien ruineux les fondements sur lesquels elle reposait. En même temps, il eut la claire intuition que la morale qu'il rêvait, le catholicisme, et le catholicisme seul, l'avait pratiquement réalisée. Ce jour-là, il dut bien sentir qu'il était ou qu'il redevenait virtuellement catholique, que le catholicisme était bien d'ores et déjà le terme préfix de l'évolution qui commençait, ou plutôt qui se poursuivait en lui. Seulement, le catholicisme intégral n'est pas seulement une morale : c'est un dogme ; c'est une vie ; il n'admet pas seulement le consentement tout extérieur de l'intelligence : il exige l'adhésion de l'âme tout entière ; il est une croyance ; il est une foi. Et c'est à la conquête progressive de cette foi intérieure qu'à partir de 1895 cette âme à la fois méthodique et ardente marcha résolument. On le vit alors entamer pour ainsi dire un siège

en règle autour de l'idée et de la croyance chrétiennes ; on le vit les investir par une série de travaux d'approche, ruinant au fur et à mesure les objections qui se dressaient devant lui et qui l'arrêtaient encore, et peu à peu, lentement, mais sûrement, arrivant jusqu'au centre de la place. Qu'on ne s'étonne donc point qu'il ait tant insisté sur les raisons morales et sociales de croire : c'étaient celles qui l'avaient frappé d'abord. Qu'on ne s'étonne pas non plus qu'il ait surtout développé des raisons en quelque sorte impersonnelles et encore un peu extérieures : c'était la marche propre de son esprit d'aller du dehors au dedans, et d'ailleurs il estimait que c'étaient celles qui avaient prise sur le plus grand nombre d'esprits, — mais « *j'en ai d'autres,* disait-il dans une page trop peu remarquée, *j'en ai de plus intimes et de plus personnelles !* » — Et qu'on ne s'étonne pas enfin qu'il ait particulièrement appuyé sur ce que les théologiens appellent les motifs externes de crédi-

bilité : il n'a pas eu le temps de s'appesantir sur les autres. Mais si l'adhésion finale ne s'est pas faite sans lutte ni sans trouble, — particulièrement à propos des livres de l'abbé Loisy, — elle s'est faite pourtant, loyalement et profondément, et il a eu peut-être d'autant plus de mérite à la faire et à la maintenir que, s'il a trouvé, il l'avouait parfois, dans le catholicisme, de grandes satisfactions d'esprit et « l'apaisement de son inquiétude » intellectuelle, les profondes satisfactions du cœur lui ont toujours été refusées, — et c'est à celles-là qu'il eût tenu le plus.

*
* *

Car, comme on se trompe encore quand, sur la foi de son style et de son armature logique, on s'imagine un Brunetière tout bardé de fer, — et de syllogismes, — pure et dure intelligence entièrement et naturellement fermée aux raisons du cœur que la raison ne connaît pas ! J'ai ici quelques scru-

pules à parler de l'homme après ce qui en a été dit par ses amis de la première heure, MM. Faguet, Bourget, d'Haussonville et de Vogüé. Et pourtant, ces notes, dont je sais toute l'insuffisance, seraient trop incomplètes si, à mon tour, en terminant, avec une discrétion qui sera un dernier hommage à cette mémoire, — car personne n'a eu plus que lui la pudeur de sa bonté, — je ne disais pas quelques mots de « l'ami incomparable »,de l'homme « du sanctuaire familial », « tendre, infiniment tendre », dont la mort a fait couler tant de larmes et provoqué de si déchirantes émotions.

C'était une idée qui lui était chère, et peut-être parce qu'il s'en faisait l'application à lui-même, « qu'un grand écrivain n'est pas toujours l'homme de son style ». Il le rappelait encore dans un article, l'un des derniers, et des plus forts et des plus pleins qu'il ait écrits, sur Bossuet. « On ne saurait nier, écrivait-il, que Bossuet ait le style impérieux et autoritaire ; ... et à cet

égard la convenance est parfaite entre le style et la pensée de Bossuet. Mais s'il s'agit de son caractère, c'est autre chose! et ici tous les témoignages concordent à nous montrer dans cet écrivain, *dont il semble que l'accent ne souffre point de contradiction, le plus doux, le plus sociable, — et parfois le plus hésitant des hommes.* » Je crois bien que, sans le vouloir, il s'est peint ici lui-même. — Il avait une sensibilité très vive, et même violente, qui, d'ordinaire contenue par une puissante volonté, et d'ailleurs alliée, si je ne me trompe, à une certaine timidité, éclatait parfois en de brusques reparties, en d'amères et âcres boutades. Très nerveux, un peu irritable, d'humeur volontiers contredisante, il bousculait avec rudesse les vanités gonflées et les légèretés mondaines. Mais les timides et les modestes trouvaient en lui une simplicité, et une bonne grâce, et une cordialité d'accueil qui les surprenaient et les ravissaient tout ensemble. Extrêmement réservé avec les

indifférents, quand il voyait qu'il avait affaire à quelqu'un de sûr, il se détendait aussitôt, et il se montrait tel qu'il était au fond, simple, infiniment serviable et bon. Le nombre de services que cet homme a rendus dans sa vie, — on le verra bien si on publie un jour, ce que j'espère, sa correspondance, — est incalculable. Son amitié, qu'il donnait assez vite, — trop vite même quelquefois, car il connut souvent l'ingratitude, et il eut à se reprendre, — son amitié avait quelque chose d'exquis et de rare. Il aimait mieux multiplier les bons offices que les protestations, mais de loin en loin, un de ces mots brefs qui en disent long sur le fond d'une âme lui échappait, et l'on sentait alors toute la profondeur et toute la chaleur de son affection. « Croyez-moi, *du fond du cœur,* votre bien affectueusement dévoué, » était une formule par laquelle il terminait volontiers ses lettres à ses bons amis. Mais c'est surtout quand on était dans la peine que son amitié se faisait alors

délicate et discrètement prévenante. Quel est celui de ses amis qui, au moment d'un deuil intime ou d'un grand chagrin, n'a reçu de lui de ces lettres émues, affligées, tendrement douloureuses, où la sympathie et la pitié se fondaient et s'achevaient en un sentiment de réconfort moral ? Et sa charité ne se bornait pas à de simples paroles. Six mois avant sa mort, exténué déjà, promptement essoufflé, marchant à peine, je l'ai vu gravir à plusieurs reprises, — avec quelle fatigue ! — les trois rudes étages d'une clinique pour aller y voir un ami malade. Que d'autres traits analogues on pourrait citer ! Ce pessimiste de réflexion et d'expérience était profondément bon.

Et il était généreux. Il savait rendre justice à ses adversaires les moins indulgents ; au besoin, il les défendait contre ses amis mêmes ; il n'avait à leur égard ni rancune ni haine ; il n'usait pas contre eux de toutes les armes, même légitimes, qu'il avait entre les mains. A quelqu'un par exemple qui

l'avait attaqué publiquement, il rendait un service qui n'avait pas été demandé, et qui devait rester ignoré. — Riche et haute nature dont le public n'a connu que les moindres dons, c'est un grand homme de Lettres et, pour dire le seul mot qui convienne, c'est une conscience qui s'en va...

Adieu, mon maître et ami. Vous avez noblement usé, et, comme vous aimiez à le dire, vous avez bien trompé la vie. Vous laissez une œuvre, hélas! inachevée, mais combien plus imposante et plus vivante que celle de tant d'autres qui ont pu achever la leur! Vous laissez, ce qui vaut mieux encore, un haut et durable exemple, et de chaudes affections qui vous demeureront obstinément fidèles. Nous garderons pieusement le souvenir de votre énergie morale, de votre désintéressement, de votre bonté. Travailleur fatigué après une journée si activement et, sur la fin, si douloureusement remplie, vous avez bien gagné le repos

que vous venez de trouver au sein de cette Vérité éternelle que vous avez si passionnément cherchée, si loyalement servie, — et pour laquelle vous avez su souffrir.

Décembre 1906.

APPENDICE I

Fragment inédit d'un chapitre des « Difficultés de croire » (1).

Strauss nous avait avertis, dans la *Préface* de sa *Nouvelle Vie de Jésus*, du danger qu'on courait à vouloir écrire une biographie du Christ. Et, en effet, si nous nous plaçons au point de vue de l'histoire, les documents nous manquent, d'abord ; et puis, et surtout, l'intention même d'écrire une telle biographie est une négation de la divinité de Jésus. On écrit la biographie d'un homme, on n'écrit pas celle de Dieu. Si le récit de sa vie mortelle pouvait entrer dans le cadre d'une biographie, Jésus ne serait déjà plus le Christ, mais un homme, aussi supérieur qu'on le voudra d'ailleurs aux autres hommes, mais cependant un homme, et rien de plus. C'est ce que Strauss avait si bien vu ! On ne peut pas plus écrire la vie de Jésus qu'on ne peut écrire l'histoire de Dieu. Les difficultés sont du même ordre. Une biographie suppose tout ce qu'exclut précisément la notion de la divinité.

Les *Évangiles*, dit-on, et je lis encore cette

(1) Ces pages malheureusement inachevées, ont été retrouvées dans les papiers de Ferdinand Brunetière. Elles devaient évidemment faire partie du second volume des *Chemins de la Croyance*, les *Difficultés de croire*. Il tenait beaucoup, je le sais, aux idées qui y sont esquissées.

phrase, textuellement, au début du livre de l'abbé Loisy sur *l'Évangile et l'Église,* sont la base de notre croyance. C'est mal parler, et il faut dire non les *Évangiles,* mais l'Évangile et en tant que le mot enveloppe la « totalité » des livres du *Nouveau Testament.* Car, en quoi et pourquoi les *Évangiles* sont-ils la base de notre croyance, plutôt que les *Épîtres ?* Quelque date que l'on assigne aux *Évangiles,* les *Épîtres* de saint Paul leur sont « antérieures ». Si l'incrédulité se plaît à révoquer en doute l'attribution des *Évangiles* aux auteurs que l'Église leur assigne, la critique la plus négative et l'exégèse la plus rationaliste ne peuvent douter ni de la réalité de l'existence de saint Paul, ni de l'authenticité de ses principales *Épîtres.* Et enfin, s'il s'agit de retrouver quelque part l'essentiel du dogme, c'est encore là qu'il est. Comment donc, d'une manière générale, a-t-on donné aux *Évangiles* je ne sais quelle supériorité de valeur sur les *Épîtres ?* Renversons donc ici l'ordre auquel on s'est accoutumé. Pour tout « chrétien », les *Épîtres,* et notamment celles de saint Paul, ont exactement la même valeur que les *Évangiles ;* elles sont, non seulement avec eux, mais avec eux et autant qu'eux, « la base de notre croyance ». Pour tout historien, et tout exégète, même rationaliste, ou surtout rationaliste, elles ont ce mérite éminent d'être « plus voisines » des faits qui s'y trouvent relatés ou visés. Pour tout philo-

sophe, elles sont riches d'une substance qui manque aux « synoptiques », et qu'on ne retrouve, même dans l'*Évangile de Jean*, que sous la figure du symbole. Elles sont à la fois le document primitif par excellence de l'histoire du christianisme, et le document « dogmatique » ou théologique. Commençons donc par elles. Avant tout, demandons-nous ce qu'elles contiennent, ne le demandons d'ailleurs qu'à celles d'entre elles dont l'exégèse la plus radicale reconnaît l'entière authenticité. Prouvons par elles, — et je crois que nous le pouvons, — que l'Église est antérieure aux « Évangiles », et que la constitution de la dogmatique du christianisme l'est en quelque sorte de sa propagande. Nous verrons alors ce qu'y ont ajouté les *Évangiles*, dans quelles conditions, à quelle intention, et si nous y réussissons, nous n'aurons certes pas résolu toutes les difficultés, mais nous aurons constitué l'apologétique sur une base dont l'exégèse elle-même ne pourra contester la solidité.

Ce que nous y trouvons d'abord, et sans avoir besoin même pour cela de les approfondir, c'est l'Église du Christ, non seulement conçue ou affirmée, mais déjà réalisée en tant qu'Église universelle et une. Église de Rome, Église d'Éphèse, Église de Thessalonique, Église de Corinthe, l'objet même des *Épîtres* est de maintenir en elles non seulement l'union d'Église à Église, mais le rattachement à leur centre commun, qui est l'apôtre

institué de Dieu pour la propagation de sa révélation. Toutes, tant qu'elles sont, et par qui que ce soit qu'elles aient été fondées, elles sont ensemble l'Église du Christ, dont le lien n'est formé que des croyances communes, cette communauté de croyances ayant eu pour premier objet et pour premier effet d'anéantir les différences que la race, ou l'histoire, ou les superstitions ennemies, ou les fausses croyances avaient mises entre les hommes. Nous sommes tous conviés à prendre notre part de l'enseignement ou de la doctrine du Christ, et son Église n'est que l'ouvrière de cette participation. *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*. Dès le début de la prédication de saint Paul, l'Église nous apparaît donc définie, constituée, organisée par les caractères d'identité et d'universalité qui ne cesseront plus d'être les siens. Et on pourrait dire, avec vérité, que dans ses *Épîtres*, tous les efforts de l'apôtre ne vont qu'à maintenir cette universalité contre les tendances « particularistes » qui, dès le début aussi, se font jour dans l'histoire du christianisme, parce que les hommes sont les hommes, en tout temps, par tout pays, et aussi parce que dans le monde ancien la liberté de l'individu n'était assurée que par le moyen de l'indépendance de la cité.

Quelle est maintenant cette doctrine autour de laquelle toutes les « Églises » doivent se rassembler pour former l'Église universelle? La base

doit en être cherchée, non pas précisément dans le judaïsme, mais dans la liaison qu'elle soutient avec le judaïsme, et dans l'approfondissement ou l'énonciation des vérités par lesquelles en le continuant elle lui succède, et en lui succédant l'anéantit. Rien encore n'est plus formellement exprimé dans les *Épîtres*. La vérité dont l'Ancienne Loi avait réservé le privilège à quelques-uns, qui formaient la « nation choisie », cette vérité est désormais communicable à tous, et à cet égard, la Loi Nouvelle est l'abrogation de l'ancienne, mais l'abrogation n'en est pas la condamnation dans le passé, et au contraire, dans ce qu'elle en abroge, comme dans ce qu'elle en retient, la Loi Nouvelle est entièrement issue de l'Ancienne. Ce sera ici, si l'on le veut, un premier exemple, ou disons mieux, un premier effet de cette « évolution » qui sera le principe de vie de la religion chrétienne. Et comme cela est difficile à entendre, c'est pourquoi l'Apôtre y a mis l'insistance que l'on sait. Il s'agissait d'expliquer comment on ne devenait disciple du Christ qu'en cessant d'être juif et que cependant le christianisme n'était que l'achèvement du judaïsme.

Si la liaison du christianisme avec le judaïsme est la base de la doctrine, on pourrait dire que le premier article en est le dogme du péché originel. Je ne crois pas que l'on puisse contester que les *Épîtres* de Paul soient pleines de la doctrine du péché originel. Il y a plus, et...

APPENDICE II

La Bibliothèque de Ferdinand Brunetière (1).

On va vendre la très belle, l'admirable bibliothèque de Ferdinand Brunetière. Déjà un Américain s'offre pour l'acquérir au nom de l'université Harvard. Les pages qui vont suivre n'ont pas d'autre objet que d'inspirer à quelque bon Français le désir efficace de retenir chez nous ce véritable trésor national.

***

Car le mot n'est pas trop fort pour exprimer ce qu'il y a de rare et sans doute d'unique dans cet ensemble de livres, — douze à quinze mille volumes, — habilement choisis et patiemment amassés, ingénieusement classés et, surtout, pour un grand nombre, très curieusement annotés. Ferdinand Brunetière aimait les beaux livres, les élégantes reliures, les éditions rares. Ce grand lettré était un bibliophile : il était de la race des

(1) Je reproduis ici, à cause des indications qu'il contient l'article que j'ai publié dans le *Supplément littéraire* du *Figaro* du 9 mars 1907.

Sainte-Beuve et des Silvestre de Sacy ; il avait le goût inné, et soigneusement entretenu et cultivé, de ces « vieux livres » que naguère M. Jules Lemaître célébrait si joliment ; et il savait par expérience qu'ils ont, ces vieux livres, des révélations spéciales pour ceux qui les lisent comme ils méritent de l'être, avec piété et avec amour.

Il avait donc formé une vaste « librairie » où la théologie et l'histoire, les littératures étrangères et la philosophie, l'érudition pure et l'esthétique, les anciens et les modernes voisinent familièrement sans jamais se confondre, et qui demeure comme le vivant témoignage d'une des curiosités les plus encyclopédiques de ce temps. Les éditions originales y foisonnent. C'est qu'il en savait tout le prix. « On n'est pas assuré, a-t-il écrit quelque part, du vrai texte d'un écrivain, et on ne l'a pas vu, si je puis dire, face à face, tant qu'à travers ses éditeurs on n'est pas remonté jusqu'à lui, c'est-à-dire jusqu'aux éditions originales. » Et il ajoutait, dans une page que je veux citer, pour l'édification des amateurs de beaux livres : « Je ne sache aucune édition de Buffon qui vaille celle de l'imprimerie royale, aucune édition de l'*Histoire des variations* qui vaille l'originale, aucune édition des *Sermons* de Bourdaloue qui puisse rivaliser avec celle de Rigaud, et, en remontant plus haut, il n'y pas de plus beau *Corneille* que l'in-folio de 1663, de plus beau *Montaigne* que celui de 1595, si ce n'est l'in-

quarto de 1588 ; ou de plus beau *Ronsard,* enfin, que l'édition de 1584. *Voilà des livres, voilà du papier, voilà de l'art enfin, et voilà des textes qui inviteraient à les lire par le seul plaisir qu'ils font aux yeux.* » La plupart des éditions que Ferdinand Brunetière célébrait ainsi d'enthousiasme figurent dans sa bibliothèque, avec beaucoup d'autres, anciennes et modernes, que nous n'entreprendrons pas de dénombrer.

Quelques-uns de ces volumes auront, je pense, aux yeux des lettrés, une valeur toute particulière. Voici un exemplaire du *Tableau de la poésie française au seizième siècle,* avec toutes les corrections et additions manuscrites que Sainte-Beuve avait préparées pour une édition nouvelle. Voici, en un très bel exemplaire luxueusement relié, les deux volumes de son édition des *Pensées* de Pascal que Faugère avait offerts en hommage à Sainte-Beuve. — *A Monsieur Sainte-Beuve, de l'Académie française, hommage affectueux et souvenir. P. Faugère,* dit la dédicace. — Sainte-Beuve, suivant son habitude, y a mis en marge d'abondantes notes. Il y a quelques mois, on publiait les notes dont le même Sainte-Beuve avait couvert son édition de La Bruyère. Les notes sur les *Pensées* de Pascal n'offriraient assurément pas moins d'intérêt.

***

Mais peut-être estimera-t-on avec nous que le

principal intérêt, ou du moins la plus rare originalité de cette bibliothèque, ce sont encore les livres annotés par Ferdinand Brunetière lui-même. Car l'auteur des *Discours de combat* avait, comme Sainte-Beuve, l'habitude de lire, un crayon à la main, et en soulignant les passages essentiels, de noter brièvement à la marge les réflexions que lui suggérait sa lecture, soit en vue d'une future conférence ou d'un futur article, soit tout simplement pour le plaisir de converser ou de discuter avec son auteur. Orateur né, il avait, même en lisant, le besoin de parler, d'interpeller, de réfuter un interlocuteur imaginaire. Derrière le livre, il voyait l'auteur, et avec une verve parfois bien amusante, il ne lui ménageait ni les interruptions, ni les objections, ni les saillies, ni les âpres boutades. « Vous avez déjà dit cela ! » « Vous avez dit le contraire tout à l'heure ! » : ce sont là de ses observations les moins impatientes et les plus anodines. Ou bien encore, prenant en quelque sorte un public invisible à témoin de l'excellence de sa propre cause et de la faiblesse de l'adversaire, il semble se retourner vers cet auditoire fictif et lui décocher, avec un sourire, une épigramme à l'adresse de l'importun discoureur. « Il est admirable ! » — et l'on est tenté d'ajouter pour lui : « Ne trouvez-vous pas ? » — s'écriera-t-il, par exemple, en marge d'un raisonnement quelque peu « divagatoire ». Voyez-vous le sourire ? Entendez-vous

la narquoise interrogation ? Les livres annotés de Ferdinand Brunetière sont comme le prolongement de son œuvre et de son action.

Et ils sont aussi une page, et non pas la moins intéressante, de l'histoire de sa pensée. On pourra écrire cette histoire peut-être sans se reporter aux annotations marginales de son *Cicéron* ou de son *Tacite*. Mais il sera plus difficile de ne pas consulter celles de son *Bossuet* et de son *Vinet*, de son *Fromentin* et de son *Taine*, surtout celles de son *Renouvier*, de son *Eugène Burnouf*, de son *De Maistre* et de son *Renan*. Feuilletons rapidement quelques-uns de ces volumes.

On connaît le très beau sermon de Bossuet : *Pour la fête des Anges gardiens*. Au bas de l'admirable page qui commence par : « Car quel est ce nouveau spectacle ?... » F. Brunetière a écrit, de sa curieuse écriture, haute, droite, volontaire, si originale et si élégante dans son apparent archaïsme : « Cette page est un Fra Angelico, comme telle autre est un Titien. *Premier Sermon pour l'Assomption*. »

Voici maintenant un volume de Vinet, ses *Moralistes des XVI*e *et XVII*e *siècles*. Vinet dit, à propos de Montaigne : « En effet, cet égotisme ne ressemble pas mal à l'égoïsme. » Et F. Brunetière d'écrire en marge : « Et même un peu beaucoup. » Ailleurs, parlant toujours de Montaigne, Vinet écrit : « C'est un Romain de beaucoup d'esprit qui

écrit en français. » — « Comme Rabelais est un médecin grec », ajoute F. Brunetière. J'imagine que ces notes doivent être assez anciennes. Car, en 1890, dans un très pénétrant et caractéristique article qu'il consacrait à Vinet, il faisait la déclaration que voici : « Il y a bien déjà quinze ou vingt ans que je ne le lis plus, que je me garde même soigneusement de le lire, pour m'être jadis aperçu que, si j'avais par hasard une idée, Vinet l'avait toujours eue avant moi... » Cet aveu nous reporterait donc aux environs de 1875.

***

De quelle date, au contraire, sont les notes qui sont crayonnées en marge d'un exemplaire des *Soirées de Saint-Pétersbourg* ? Elles sont certainement postérieures, l'édition étant de 1886. D'autre part, comme elles sont généralement assez dures, je les crois antérieures à 1895 ; j'y relève cependant l'indication d'une citation en vue du « discours pour la Croix-Rouge » : on sait, en effet, que dans les dernières années de sa vie, Ferdinand Brunetière était devenu moins sévère pour Joseph de Maistre. En 1899, réimprimant un article sur Bossuet, il écrivait : « Je supprime ici quelques mots trop durs pour Joseph de Maistre, que j'ai *depuis dix ans* appris à mieux connaître. »

Quoi qu'il en soit de leur date, ces notes sont fort intéressantes. De Maistre écrit par exemple :

« Si quelquefois la superstition *croit de croire,* comme on le lui a reproché, plus souvent encore, soyez-en sûrs, l'orgueil *croit ne pas croire.* » L'idée dut paraître assez discutable à Ferdinand Brunetière, car il l'a soulignée en marge d'un énergique point d'interrogation.

Ailleurs, Joseph de Maistre fait dire au comte : « Si je voulais entreprendre sérieusement cette preuve, monsieur le chevalier, j'essaierais d'abord de vous prouver que ce serait à vous de *prouver le contraire.* » — « Par exemple ! » s'écrie l'annotateur indigné.

A la fin des deux volumes, Ferdinand Brunetière a ramassé, en renvoyant aux différentes pages, la plupart de ses observations. En voici deux ou trois qui nous le montrent « utilisant » ses lectures, poursuivant son enquête, construisant déjà un discours ou un article : « T. II, p. 73 : Aveu de Marc-Aurèle qu'il faudra voir si Renan a cité. » — « P. 182 : Observation sur la *science* à retenir et à développer, par comparaison avec *l'art.* »

J'ai dit que Ferdinand Brunetière était alors un peu sévère pour de Maistre. Voici, en effet, en quels termes il appréciait l'auteur du « second Entretien » : « Si l'on usait envers lui (Joseph de Maistre) de la liberté dont il use envers tous ceux qui ne partagent pas son avis, il n'y aurait qu'un mot pour qualifier ce deuxième Entretien, et c'est de la folie toute pure. Et ce qui est bien remar-

quable, c'est l'accent extraordinaire de triomphe avec lequel il expose ses théories linguistiques. *Il s'enorgueillit d'être dans le faux !* et si l'on raisonnait à sa manière, quelles conséquences ne tirerait-on pas de là ! » Il est vrai qu'à d'autres endroits, l'admiration perce. A la fin du « Septième Entretien », je relève cette note : « Celui-ci est *supérieur*, et sauve les autres à lui tout seul. »

C'est ce second sentiment qui, au total, devait, dans l'esprit de Ferdinand Brunetière, l'emporter sur tous les autres.

***

Mais, de tous ces volumes annotés, je ne sais si ceux qui attireront le plus l'attention de l'historien futur ne seront pas encore les œuvres de Renan, en particulier l'*Histoire des origines du Christianisme*. On pourra d'autant mieux y suivre comme à la trace les principales étapes de l'évolution religieuse et morale de Ferdinand Brunetière que, par une bonne fortune singulière, on possède deux exemplaires annotés des *Origines* : le premier, à la date de 1894, — il se trouvait alors à Rome, et c'était le moment de sa célèbre « visite au Vatican » ; — le second, en mai et juin 1905, un peu plus d'un an avant sa mort : ces dernières notes, très abondantes, ont donc une sorte de valeur testamentaire qui les rend, par exemple, aussi précieuses que celles de Voltaire en marge de la *Pro-*

fession de foi du vicaire savoyard. Renan est critiqué là, et au point de vue littéraire, comme au point de vue historique, philosophique et religieux, avec une vigueur incisive, avec une précision tranchante, avec cette espèce de bon sens âpre et sans indulgence que l'orateur des *Discours de combat* portait volontiers dans la polémique. C'est merveille de voir ces gazes légères, et, comme il le disait lui-même, ce « linceul de pourpre » où Renan enveloppait ses dieux morts, percés à jour et mis en pièces par ce glaive inlassable et dur. Je ne sais pas de « dialogue philosophique » plus prenant et plus suggestif que cette sorte de duel posthume entre ces deux esprits.

« Il est vrai, écrira Renan, qu'on trouve dans les livres bouddhiques des paraboles *exactement* du même ton et de la même facture que les paraboles évangéliques. » — F. Brunetière souligne *exactement,* et s'écrie, en marge : « C'est ce que je nie ! »

Ailleurs, Renan écrit : « Une haute notion de la Divinité, qu'il ne dut pas au judaïsme, et qui semble avoir été la création de sa grande âme, fut en quelque sorte le germe de son être tout entier. » — « Galimatias ! » note froidement son critique en face de ces métaphores incohérentes.

Ailleurs encore, Renan écrit : « Le titre de « Fils de Dieu », ou simplement de « Fils » devint ainsi pour Jésus un titre analogue à « Fils de l'homme » et, comme celui-ci, synonyme de « Messie », à la

seule différence qu'il s'appelait lui-même « Fils de l'homme » et qu'il ne semble pas avoir fait le même usage du mot « Fils de Dieu ». — « Parfaitement ! réplique F. Brunetière. Dans les langues sémitiques, Fils de Dieu = Fils de l'homme, et Fils de l'homme = Homme ! d'où il suit que Fils de Dieu, etc., signifie justement qu'on ne l'est pas ! »

Plus loin, il s'agit de la résurrection de Lazare, que Renan s'évertue de toute son ingéniosité à nous expliquer « rationnellement ». — « Mais niez donc tout bonnement, lui crie F. Brunetière, et nous épargnez ces explications ridicules ! »

« Là aussi, écrira ailleurs Renan, là aussi, sur cette terre où dorment le charpentier Joseph et des milliers de Nazaréens oubliés qui n'ont pas franchi l'horizon de leur vallée, le philosophe serait mieux placé qu'en aucun lieu du monde pour contempler le cours des choses humaines, se consoler des démentis qu'elles infligent à nos instincts les plus chers, se rassurer sur le but divin que le monde poursuit à travers d'innombrables défaillances et nonobstant l'universelle vanité. » — Et F. Brunetière ici d'écrire : « Qu'est-ce que ce galimatias, je le demande, peut bien vouloir dire ? et comment deux ou trois générations de lecteurs ont-elles pu « s'enchanter » de cette « tartuferie » ?

Je n'ai pas dit que Ferdinand Brunetière fût très tendre pour Ernest Renan.

***

Et je finis comme j'ai commencé. Ne se trouvera-t-il pas quelque bon Français, ou quelque généreuse Française, pour épargner la traversée de l'Atlantique à ces livres en marge desquels, si je puis ainsi dire, il s'est consumé tant de pensée, tant de travail et tant d'ardeur, — et, qui sait ? en en faisant don à l'une de nos bibliothèques publiques, pour se créer des titres durables à la reconnaissance des lettrés de chez nous ?

APPENDICE III

F. Brunetière et la critique contemporaine.

La mort de Ferdinand Brunetière a provoqué un grand nombre d'articles de journaux ou de Revues qui tous s'accordent à reconnaître la place considérable et vraiment unique qu'il occupait dans la pensée et la littérature contemporaines. Quelques-uns de ces articles sont de tout premier ordre et seront sans doute recueillis plus tard en volume par leurs auteurs (1). En attendant, il ne sera pas inutile de ramasser ici et de grouper dans l'ordre chronologique quelques-unes de ces pages, dont l'ensemble formerait l'un des plus beaux « tombeaux » dont puisse s'honorer une mémoire d'homme de Lettres.

***

La France, la littérature française, la philosophie, le monde chrétien et le monde de la pensée viennent de faire une perte que rien ne pourra,

(1) M. Georges Goyau vient de recueillir dans la 3e série de *Autour du Catholicisme social* (Paris, Perrin), son article de la *Revue hebdomadaire*.

d'ici longtemps, ni réparer, ni amoindrir. M. Ferdinand Brunetière disparaît à un moment où, plus que jamais, tout l'univers intellectuel avait besoin de la fermeté de sa pensée, de la lucidité de son regard, de la rigueur de sa logique et des attraits impérieux de son éloquence. Un grand vide se fait, que personne ne se sent de taille à combler ou à remplir à demi.

M. Brunetière, par toute sa vie, avait été comme préparé à être, puis comme consacré pour être un admirable et un vénérable et un imposant directeur d'esprits, un maître d'âmes...

Il était professeur de premier ordre, la plume à la main : dix ans après son entrée à la *Revue des Deux Mondes*, un directeur de l'enseignement supérieur, qui se trompait rarement sur les hommes et sur qui ni les titres n'exerçaient de prestige, ni l'absence de titre ne produisait d'intimidation, M. Liard fit de ce simple bachelier un professeur à l'École normale. Il n'avait jamais parlé qu'en conversation. Il se révéla à l'École normale professeur, en même temps qu'érudit et plein d'idées, si éloquent, si entraînant, si merveilleux de parole à la fois ample, précise, et périodique et pénétrante et harmonieuse, que ce fut un enchantement *qui dure encore* chez ceux qui furent élevés à l'École normale à cette époque. Je rencontre à chaque instant de ces anciens élèves de Brunetière qui ne peuvent que me dire : « Jamais homme ne parla comme cet homme. »

Au fond, il était né philosophe, philosophe par sa pénétration psychologique, philosophe par sa manière de voir toutes choses, et même celles qui paraissent les plus petites, sous la lumière des idées générales, philosophe par la vigueur dialectique qui était comme l'armature de son éloquence, philosophe par la profondeur de conscience qui était la caractéristique de sa personne même, de son être tout entier.

... M. Brunetière inspirait l'admiration parce qu'il était la droiture même, mais aussi commandait le respect, parce qu'il était la vertu. Personne ne s'est permis de sourire, quand de philosophe il est devenu catholique, parce que tout le monde a été absolument convaincu qu'il ne pouvait avoir été amené là que par un impératif catégorique de sa conscience. Tout au plus, quelqu'un a pu dire, et c'est moi peut-être : « Les catholiques sont décidément trop vaincus pour que M. Brunetière ne devienne pas catholique. » Il est des cas où l'esprit de contradiction est une des formes de la générosité et du courage. Mme de Staël a dit : « On ne se trompe jamais quand on est toujours du côté des vaincus. » M. Brunetière n'aimait pas à se tromper, et il eût choisi d'instinct la manière la plus vaillante de ne se tromper point.

Cette grande vie est finie, qui pouvait durer longtemps encore pour l'honneur des lettres, pour la gloire de la France, pour la défense de la morale

éternelle et de la Foi qu'il avait librement et spontanément embrassée. Cette grande vie est finie, qui fut aussi une bonne vie, faite de dévouement, de sacrifice, de pure et modeste bonté. Le public connaît le vaillant lutteur, le grand polémiste, le puissant essayiste, le pénétrant et subtil philosophe ; ses amis seuls, et qui doivent ici être réservés, car il leur aurait commandé de l'être jusqu'au silence, savent la bonté inépuisable, la charité incapable de compter, la délicatesse infinie d'homme de famille, la tendresse pour ses amis, toutes ces vertus d'intérieur et de sanctuaire familial qui étaient chez Brunetière de qualité aussi rare, d'aloi aussi précieux que ses étonnantes facultés d'homme du dehors.

La vertu austère et la vertu aimable, à supposer qu'il y en ait deux, ont été ses compagnes constantes, ses inspiratrices perpétuelles et inséparables. Ce fort fut un doux et un tendre, infiniment tendre, jusqu'à être le consolateur de ceux qui le voyaient s'éteindre et à qui il a toujours voulu montrer, pour les rassurer et les réconforter, une confiance qu'il n'avait point. Frappé depuis deux ans d'une maladie qui ne pardonne pas et sur quoi il ne se faisait point d'illusion, non seulement il fut doux envers la mort, mais il fut doux et fort envers elle, et a su, en l'attendant sans trouble, empêcher que ses approches ne troublassent ceux qui l'entouraient.

Il repose, — je ne puis m'empêcher de dire que je viens de le voir, — il repose, non seulement serein et calme, mais avec un air d'incroyable jeunesse répandu sur tous ses traits. Il m'a semblé le voir, tel que je le voyais il y a vingt-cinq ans dans sa petite maison de Bellevue ou cheminant à petits pas vifs dans les bois de Meudon. Quelle jeunesse ardente, chaleureuse, avide de vrai, de beau et de bien, alors ! Et je dirai maintenant : quel retour à la jeunesse, quel repos dans la jeunesse retrouvée pour toujours, après la tâche accomplie, le devoir suivi, la vertu observée, la belle moisson faite !...

(Emile Faguet, *F. Brunetière, le Gaulois* du 10 décembre 1906.)

***

Il est mort. Devant son cercueil, ceux-là mêmes qui l'ont le plus ardemment combattu ne peuvent que rendre hommage à son talent et à son caractère.

Ce n'était pas seulement un érudit : c'était un philosophe. Ce n'était pas seulement un professeur : c'était un maître. Par l'autorité de sa parole et l'âpre vigueur de ses écrits, il força dès l'abord et retint l'attention de tous ceux qui pensent. C'est peut-être ici que se mesure, au premier regard, sa force spirituelle : nul n'excita dans les intelligences d'émotions plus vives que cet homme d'apparence pédante et froide, qui, dans une langue sombre,

massive et surannée, n'a jamais traité que des sujets austères. Qu'il dissertât sur l'éloquence de la chaire ou l'évolution des genres, on ne pouvait l'écouter avec indifférence ; il y avait dans sa dialectique, pesante et pressante, quelque chose de la « logique enflammée » d'un Pascal. Et c'est pour cela sans doute que, en bien ou en mal, on n'a jamais parlé de lui qu'avec passion.

Devenu maître de conférences à l'École normale, sans autre titre que son talent, il forma pendant vingt ans presque tous les professeurs de France. Ceux qui secouaient son joug en gardaient quand même l'empreinte. Les esprits qui se développaient à son contact, par imitation ou par réaction, élargissaient à l'infini le cercle de son influence intellectuelle. Qu'ils le sachent ou non, tous les hommes de ce temps qui font usage de leur cerveau doivent quelque chose à Ferdinand Brunetière.

Quel fut le secret de son irrésistible ascendant sur ses élèves ? Cet empire ne tenait pas seulement à la vertu physique de son verbe et à cette incomparable force de persuasion que, par des moyens tout différents, égala le seul Jaurès. Ce qui plaisait en lui, c'était son ardeur combative, c'était la fougue vraiment *révolutionnaire* de sa critique.

Le mot étonnera ceux qui n'ont connu de Brunetière que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* : mais on ne saurait oublier qu'au début de sa carrière, et pendant les années les plus fécondes de

sa vie, l'auteur des *Études critiques*, apparut comme un « démolisseur » et un iconoclaste. Avec quelle allégresse et quelle verve il brisait les idoles de la littérature et de l'histoire ! Avec quelle impitoyable clairvoyance il « éreintait » Fénelon, Voltaire ou Jean-Jacques ! Frais émoulus du collège, ses élèves prenaient plaisir à brûler dans son feu tout ce qu'ils avaient adoré — d'ailleurs aussi docilement — avec leurs maîtres de rhétorique. Brunetière n'enseignait pas l'admiration convenue, mais le doute méthodique et l'irrespect : il animait ses disciples de ses « haines vigoureuses » ; juste ou non, sa critique excitait l'intelligence, et, en l'affranchissant des manuels, des clichés et des formules lui apprenait à penser librement...

(GUSTAVE TÉRY, *De la libre pensée à la foi religieuse : Brunetière, le Matin*, 10 décembre.)

***

M. Brunetière est mort hier matin, après une longue maladie qui, depuis quelque temps déjà, ne laissait plus d'espérance à ses amis. Sa voix d'un timbre si ferme et si net, et dont il se servait avec une éloquence si naturelle, s'était brisée. Rien n'était plus douloureux que son effort continuel mais impuissant pour lutter contre le mal inexorable qui semblait l'avoir pris d'abord à la gorge, et qui peu à peu a détruit sa santé et abattu ses forces. Il s'est éteint sans qu'une plainte soit

sortie de ses lèvres, résigné, confiant en sa foi. Son énergie morale n'a pas faibli un seul instant. Il a travaillé jusqu'à la fin. Le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre contient un article de lui dans lequel, hélas ! il en annonçait d'autres. Il se sentait mourir ; mais il croyait qu'aussi longtemps qu'on garde un reste de force, il faut agir, lutter, remplir sa fonction, faire son devoir. Son intelligence n'a jamais été plus active, ni plus lucide, que dans ces dernières semaines où ses organes matériels n'existaient pour ainsi dire plus. C'est qu'il avait vraiment cette âme guerrière qui, suivant l'expression de Bossuet, est maîtresse du corps qu'elle anime : elle l'a soutenu jusqu'au bout...

M. Brunetière, — et c'est une justice qu'on ne lui a pas assez rendue, — était bienveillant pour les personnes. Toute son activité batailleuse se donnait carrière dans le domaine des idées ; il s'y montrait volontiers intransigeant. Mais quand il pouvait rendre service à un jeune homme chez lequel il avait reconnu des promesses de talent, il n'épargnait rien pour l'aider et l'encourager. Si tous ceux qu'il a obligés avec son esprit et avec son cœur le disaient aujourd'hui, il resterait peu de chose de la légende qu'on a faite d'un Brunetière inabordable et rude. Le polémiste chez lui a quelquefois caché l'homme, qui était simple, délicat et bon.

On a beaucoup dit que ses doctrines étaient autoritaires et inflexibles ; il s'en faut de beaucoup que cela soit vrai. En toutes choses, sans doute, il a passionnément cherché la certitude ; mais il ne s'est jamais vanté de l'avoir trouvée dans les choses humaines, et c'est peut-être même pour cela qu'il l'a cherchée ailleurs, car son esprit en avait besoin. Mais il avait besoin aussi de variété et de ce mouvement incessant qui est une des formes et une des conditions de la vie. Deux idées générales un peu contraires en apparence, et qu'il conciliait pourtant très bien, ont dominé son intelligence : l'idée de tradition et l'idée d'évolution. Il ne sacrifiait pas celle-ci à celle-là. Il croyait que tout se modifie en se développant, et qu'il doit en être ainsi. Il cherchait, non seulement dans l'histoire littéraire, mais dans l'histoire en général, dans la morale et jusque dans la religion, l'évolution des formes qui ne portait pas atteinte à la permanence du fond, mais qui le manifestait toujours sous des apparences nouvelles ; et il se plaisait à ce mouvement éternel. On se tromperait fort en croyant qu'il n'aimait que les livres, il aimait la vie. Il aurait été volontiers un homme d'action : faute de mieux, il a été un moraliste très pénétrant et très indépendant, et c'est surtout par là qu'il a exercé une véritable influence. L'évolution de sa propre pensée l'a conduit peu à peu en face du problème religieux : on sait comment il l'a résolu. Là encore, il est resté très per-

sonnel jusque dans la soumission la plus sincère. Mais il faudrait une longue étude pour montrer ces faces successives d'un homme qu'on a cru fait tout d'une pièce; nous ne pouvons en ce moment qu'indiquer quelques traits de sa physionomie si fortement caractérisée, mobile pourtant, et il faut le dire, un peu tourmentée, un peu douloureuse même. N'est-ce pas en cela qu'elle est humaine?

(Francis Charmes, *Journal des Débats* du 11 décembre.)

***

...Séparés tous les deux de nos familles, qui n'approuvaient pas nos projets littéraires, nous étions l'un et l'autre réduits, pour vivre, à exercer ce très pénible métier, mais qui nous laissait libres de travailler d'après nos goûts. Et pourtant, même dans l'exercice de ces modestes fonctions de préparateur au baccalauréat, la supériorité de Brunetière était si éclatante, il y déployait de telles vertus intellectuelles qu'il portait avec lui l'évidence d'un magnifique avenir. Maîtres et élèves le sentaient. Ce maigre et pâle jeune homme, aux yeux dominateurs sous les verres de son lorgnon, avait déjà, comme répandue sur toute sa personne, cette puissance qu'il a gardée jusqu'à la fin, malgré l'accablement physique des dernières années: l' « autorité »...

Sa véritable vie n'était pas celle du professeur,

c'était celle de l'étudiant qu'il devenait avec le soir quand, seul à sa table et parmi ses livres, il commençait à « travailler » après avoir « besogné ». C'étaient deux de ses mots. Les heures passaient. Minuit sonnait. Deux heures. Quatre heures. Il était si absorbé par ses pensées que souvent il ne s'apercevait pas que sa lampe achevait de mourir dans les premières clartés de l'aube. Il allait reposer alors : pour combien de temps ? Comment cet organisme d'aspect si fragile suffisait-il à cet excès d'effort mental ? Nous en restions étonnés, nous ses amis, comme Théophile Gautier raconte l'avoir été devant les débauches cérébrales de Balzac. Chez l'un comme chez l'autre, chez le grand critique comme chez le grand romancier, il y avait du « héros », au sens où Carlyle a employé ce terme. Cet héroïsme est toujours beau, mais il semble plus naturel dans la gloire. Quand il est celui d'un jeune homme de vingt-quatre ans, inconnu et pauvre, il revêt un caractère pathétique, une poésie sévère et poignante, celle dont Balzac, justement, a su empreindre les pages de la *Peau de Chagrin* où il raconte la tragédie de sa propre destinée sous le masque transparent de son Valentin. Quand on a connu Brunetière jeune, les miracles de travail prêtés par le conteur à son personnage ne paraissent plus impossibles...

...Je viens d'écrire le mot de pessimisme. — Ces âpres années de jeunesse avaient en effet marqué

Brunetière d'un pli précoce de mélancolie qui ne s'est pas effacé. Il avait trop peiné, trop jeune. De sa gaîté première, — car il avait été très gai, — il lui était resté une verve où se trahissait son origine méridionale, mais qui n'arrivait pas à le distraire d'une pensée à la Pascal que, seule, la foi religieuse de ses dix dernières années a consolée. Il n'était pas un misanthrope. Il aimait les hommes et il croyait en eux. Il ne croyait pas à la vie. Il la considérait comme foncièrement mauvaise et douloureuse. « Si je ne m'écrasais pas de travail », me disait-il un jour, « je mourrais de chagrin devant la couleur de mes méditations ». C'est là qu'il faut chercher le secret de cette extraordinaire ardeur à multiplier les tâches qui nous remplissait d'admiration et de terreur, — une terreur trop justifiée. Brunetière ne fut-il pas à la fois, et pendant combien de temps, maître de conférences à l'Ecole normale et directeur d'une grande Revue, publiciste faisant des campagnes d'articles et orateur faisant des campagnes de conférences ? C'était de quoi employer quatre activités d'homme. La sienne s'y usait sans s'y épuiser.

Il ne demandait pas seulement à cette existence intellectuelle toujours sous haute pression un dérivatif à une philosophie trop amère. Il y était entraîné par cette ardeur pour le bien du service, je ne trouve pas d'autre expression, qui est bien plutôt la caractéristique des hommes d'action que

des hommes de plume. C'est qu'aussi Brunetière, si épris fût-il de littérature, n'était pas un littérateur du type habituel. Dans les idées il apercevait leur action possible, mieux que cela : obligatoire, et il y courait. Je n'ai rencontré personne, parmi les écrivains de notre génération, qui ait été persuadé plus que lui que l'esprit mène le monde et qui, par suite, ait eu un plus fort sentiment de la responsabilité de la pensée. C'est le secret de la prise extraordinaire qu'exerçait sa parole. Dès les premières minutes, son auditoire comprenait que cet homme se donnait tout entier. Son visage contracté, où se lisaient les innombrables veilles du courageux ouvrier de plume s'éclairait d'une flamme. L'énergie d'une vitalité prodiguée sans mesure passait dans son geste, dans ses mots, dans son regard. Une pensée enflammée et agissante était là devant vous. Çette flamme et cette action faisaient de lui un professeur incomparable auquel pas un élève n'a pu demeurer indifférent, — un directeur de revue toujours en éveil, également prêt à accueillir les talents nouveaux, à susciter pour de nouveaux efforts les talents fatigués, un propagateur d'idées, j'allais dire un prédicateur, qui a rajeuni l'art de la chaire en la laïcisant, — enfin un historien des lettres françaises qui a trouvé le moyen de renouveler presque tous les points qu'il a touchés.

Cette dépense de sa personne, prolongée depuis sa jeunesse, a tué Brunetière. Nous l'avons vu

année par année, mois par mois, se consumer, sans qu'il ait jamais consenti à se relâcher de ce qu'il considérait comme sa mission d'homme de lettres. Il semblait avoir pris pour devise ce mot d'un si noble stoïcisme : « Puisqu'il faut s'user, usons-nous noblement. » Après avoir été le témoin de sa jeunesse, j'ai été celui de sa longue agonie. Je l'ai vu, prisonnier dans son cabinet de travail dont les fenêtres donnaient sur ce Luxembourg où nous avions tant erré à vingt ans, causer d'idées, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, s'interrompant pour subir une de ces terribles quintes où l'on tremblait qu'il ne passât, et reprenant sans me permettre de le plaindre autrement que du regard. Je l'ai vu enfin couché sur son lit, immobile pour toujours, et j'ai éprouvé devant sa frêle enveloppe, qui n'était plus réellement que la dépouille d'un esprit parti, la vénération que je ressentais autrefois devant le masque usé de Taine. Brunetière a été, lui aussi, un martyr de l'intelligence. Ces quelques notes n'ont d'autre prétention que de faire sentir cela, devant cette tombe ouverte, à ceux que les légendes inséparables des grandes réputations ont pu égarer à l'endroit de ce génie si combatif, mais si désintéressé, si généreux.

(Paul Bourget, *Brunetière*, *Temps* du 11 décembre.)

***

L'homme était fier et courageux. Personne n'a poussé plus loin que lui le mépris de l'intérêt personnel et ne s'est dépensé avec plus d'ardeur au service de l'idée. Ce qu'il pensait, dans quelque genre que ce fût, il ne pouvait s'empêcher de le dire, quoi qu'il en pût résulter pour lui. Il s'en faisait gloire et devoir. Il allait à l'encontre de l'opinion reçue, bravait l'impopularité, s'exposait à la raillerie. Peu lui importait, pourvu qu'il crût avoir servi la vérité...

Rien ne pouvait l'arrêter. Il ne repoussait aucun fardeau, ne se refusait à aucune entreprise et dépensait sans compter des forces sur la durée desquelles il ne se faisait guère illusion. Quand je le voyais, il y a trois ou quatre ans, déjà fatigué, souvent même épuisé, promettre d'aller faire une conférence en province ou à l'étranger, accepter de prononcer un discours à l'assemblée générale de telle œuvre modeste qui lui avait paru intéressante, travailler à un article sur quelque important sujet et s'exténuer en même temps à remplir avec une conscience admirable les lourdes fonctions de directeur de la *Revue des Deux Mondes*, je lui disais parfois : « Mon ami, la vie que vous menez est une gageure : vous la perdrez. » « Qu'est-ce que cela fait ? » me répondait-il avec dédain, et à cela je ne trouvais, moi, rien à répondre, car au fond je

pensais qu'il avait raison. Qu'est-ce, en effet, que la vie en elle-même et à quoi bon la prolonger si c'est pour ne pas s'en servir ? Il s'en est servi jusqu'au bout. Cette affreuse épreuve lui a été épargnée de se survivre à soi-même et d'être le témoin de son déclin intellectuel. Si la voix, depuis un an, lui faisait défaut, cette voix merveilleuse, vibrante, sonore, qui vous remuait jusqu'aux entrailles parce qu'elle traduisait toute la passion de son être, il avait conservé la pleine vigueur de son intelligence. La pensée continuait de bouillonner en lui, et l'état d'épuisement auquel il était arrivé ne l'a pas empêché de continuer à manier la plume. Deux semaines avant sa mort, il corrigeait encore d'une main défaillante les épreuves d'un dernier article. On lui aurait demandé de déposer cette plume pour s'assurer encore quelques années de vie, qu'il aurait refusé. Ceux qui l'aimaient peuvent déplorer qu'il se soit tué ainsi à la tâche. Qui oserait dire qu'il n'en apparaisse pas plus grand ?

L'ami fut incomparable.

Il se forme parfois autour de certains hommes une légende qui s'accrédite et devient difficile à détruire. Parce qu'il était parfois un peu nerveux, un peu irascible, parce qu'il recevait parfois mal un importun qui tombait dans un mauvais moment, ou parce qu'il malmenait, dans un article un peu dur, un auteur dont l'œuvre lui déplaisait, on s'est complu à forger un Brunetière morose, renfrogné,

hargneux, atrabilaire. La vérité, c'est qu'il était aimable et bon.

Il était aimable quand, dans un petit cercle d'amis, il se laissait aller à son esprit, à sa verve, à sa drôlerie. J'étonnerai en disant qu'il était bon enfant, et il l'était cependant...

Il n'était pas seulement charmant ; il était serviable. Parmi les jeunes gens qui furent ses élèves à l'École normale, parmi ceux qui tremblaient un peu en apportant pour la première fois un manuscrit à la *Revue,* beaucoup pourraient dire ce qu'il a fait pour eux, quels encouragements ils en ont reçus, quels excellents conseils il leur a donnés. Mais je serais ingrat si je ne disais pas moi-même ce que je lui dois...

Il y a quelques années, après m'avoir expliqué quel était sur ces questions son état d'esprit, et le point où il en était arrivé, il me dit avec quelque solennité : « Je vais écrire un article auquel je donnerai pour titre : *Sur le Seuil du Temple*. S'il n'écrivit pas l'article, c'est que, peu après, il avait franchi le seuil, et ce fut une grande joie pour ceux qui étaient nés dans le Temple de l'y voir entrer. Ils savaient quelle était la valeur de ce nouveau soldat, et que, pour la grande querelle de tous les temps, aucun vengeur ne valait celui-là...

(COMTE D'HAUSSONVILLE, *Derrière un cercueil : Ferdinand Brunetière, Gaulois* du 13 décembre.)

***

Pour avoir publiquement conseillé un parti auquel l'Église se refusait, il se trouvait un peu amoindri dans l'autorité et dans la hardiesse de son apostolat. La soumission ne lui avait pas coûté. Mais la plus parfaite obéissance ne fait pas ce miracle que la raison personnelle soit transformée soudain par la parole du Pape jusqu'à se contredire. Brunetière aurait perdu son autorité à soutenir par ses écrits, contre son avis de la veille, les volontés de Rome. Il ne pouvait leur donner de témoignage plus efficace que sa soumission muette. Et c'est alors qu'à sa peine d'être un instant arrêté dans l'activité de son zèle, s'ajoutait la peine autrement profonde de se sentir suspect à nombre de ces catholiques auxquels il avait tendu la main et offert sa force dans leur impopularité. Avoir eu sa voix étouffée par les athées dont il réfutait les doctrines était une chance prévue de la guerre. Avoir épuisé sa force par la prodigalité de son apostolat était le sacrifice volontaire ; et le geste de la Providence qui lui avait dit : « C'est assez » parmi l'admiration et les regrets des hommes, semblait consacrer son serviteur tout en l'arrêtant. Mais entendre ce mot « assez » dans la bouche des hommes, sentir la sienne bâillonnée par la main violente de ceux qui l'acclamaient naguère, et comme une injure contre elle, le dernier mot que lui eût inspiré son zèle pour

l'Église étouffé, c'était une douleur rare et imprévue. Ce fut, à cette heure de sa croix, l'éponge de fiel pressée sur ses lèvres, trop mortes pour demander justice, assez vivantes pour sentir le baiser dont l'amertume descendit jusqu'à son cœur. Mais cette amertume n'y pénétra que pour le purifier. Dans ce silence où s'éteignaient le bruit des pas, des curiosités, des applaudissements, et toute cette rumeur d'humanité qui distrait de l'essentiel les grandes âmes mêmes, lui, dégagé de toute complaisance, apprenait à voir dans ses succès, dans sa vie, une image qui passe et à aimer uniquement ce qui ne passe pas.

A notre dernier entretien, il y a un mois, j'eus le sentiment qu'en cet orateur, une grande œuvre, la plus belle, s'était achevée par le silence. A mes questions sur sa santé, il me répondit qu'il sentait la vie s'échapper de son corps, cette fuite se précipiter, que sa pensée seule restait intacte comme pour mesurer la ruine du reste, qu'il cessait de se voir mourir quand il travaillait, et que cette étude lui apportait du bonheur en lui apportant l'oubli de lui-même. Et continuant devant moi à s'entretenir avec ses pensées, il en vint aussitôt à la lutte religieuse qu'il aurait voulu prévenir, qu'il voyait commencée, qu'il prévoyait longue, qui exigeait des mœurs nouvelles, et qui, espérait-il, les trouverait. Il exprima le vœu que l'épreuve fît l'union, que clercs et laïques apprissent à se donner à leur

œuvre différente avec un zèle égal, une confiance réciproque, à se sentir nécessaires les uns aux autres pour accomplir ensemble l'œuvre de leur foi commune. Tant qu'il parlait de lui-même, il l'avait fait sans aucune révolte, ni dans l'accent, ni dans le geste, ni dans ce je ne sais quoi d'irrité qui persiste d'ordinaire dans la patience des victimes, mais il l'avait fait avec un peu de lassitude et comme s'il ne s'intéressait plus guère à lui-même. Il avait semblé revivre dès qu'il avait parlé de nos croyances. C'était son ardeur d'autrefois, seulement moins hâtive, comme s'il avait déjà cessé de mesurer l'avenir à ses jours. C'était le même combattant, plus tragique, devenu spectre. La perpétuité de sa foi s'exprimait d'une voix basse, à travers une petite toux qui semblait elle-même à bout de forces. Mais dans ce souffle passait toute l'énergie d'une âme. La certitude avait tracé ses lignes immuables sur ce visage qui avait cessé d'être orageux. Je regardais ses mains, qu'il avait toujours eu nerveuses et fines, maintenant si maigres, si exsangues, si diaphanes, toujours belles en leur parure de mort, accompagner d'un geste qu'on sentait suprême la foi des paroles, chercher d'instinct l'arme maniée autrefois par elles, et se soulever encore comme pour soutenir la croix ébranlée. Je me souvenais d'avoir connu un autre Brunetière, qui, dans toute la plénitude de ses jeunes dons, quand des succès éclatants récompensaient ses

efforts et égalaient son mérite, était exigeant envers la destinée, toujours créancier d'elle malgré tant de libéralités, aussi peu satisfait des hommes que des choses. Et je le comparais à ce Brunetière en ruine mais renouvelé, si malheureux et si impassible, si victime des événements et des hommes et n'ayant de rancune ni contre les uns ni contre les autres, n'espérant rien de la vie et en acceptant tout. Qui avait pu à ce point changer tout l'homme ? Une croyance assez forte pour créer la vertu. La vertu, la force héroïque du devoir m'est apparue clairement ce jour-là en celui qui achevait de vivre. Elle seule donne « ce triste et intrépide regard », avec lequel il attendait la mort.

(Etienne Lamy, *Brunetière, Correspondant* du 25 décembre 1906.)

***

Après avoir passé, pendant quelques années, pour l'écrivain qui avait la plus belle collection d'ennemis, il en était arrivé, en ces derniers temps, à ne plus compter ni ses admirateurs ni les amis de son talent et de son esprit. Où doit-on faire remonter l'origine de cette popularité ? Sans méconnaître le succès de ses conférences sur le théâtre, données à l'Odéon en 1891, sous la direction Porel, peut-être pourrait-on la dater plus exactement de certain discours prononcé à l'Université catholique d'Angers, après lequel Mgr Mathieu, aujourd'hui

cardinal, salua aimablement M. Brunetière du titre un peu prématuré de « Père de l'Église ». M. Brunetière protesta contre cette avance d'hoirie. Mais il n'en n'est pas moins vrai que, dès cette époque, se dessinait visiblement son évolution vers le catholicisme. Or, cette évolution, cette accession et, finalement, cette incorporation valurent à l'écrivain et à l'orateur un intérêt, une sympathie, une gratitude dont s'agrandit son action en même temps que sa réputation. La célèbre série des cours professés à la Sorbonne sur Bossuet les consacra définitivement.

Est-ce donc, comme on le répète, et surtout comme on le répétait encore bien plus, il y a peu de temps, qu'il y eut une « conversion » ? Non, je ne m'en dédis pas : ce fut surtout une éclosion. J'essayai de le montrer ailleurs, il y a quelques années, et j'eus le plaisir de constater que la réalité correspondait bien à l'idée que je m'en étais faite d'après les manifestations publiques de M. Brunetière. Il voulut bien m'en donner l'assurance dans une lettre dont on me permettra de citer quelques lignes prises dans les passages « objectifs ». — « Je vous sais gré, tout particulièrement, me disait-il, pour les lecteurs de bonne foi, d'avoir insisté sur ce qu'il plaît aux autres d'appeler ma *conversion*, et qui en est bien une, si l'on le veut, mais qui est autre chose aussi, et vous l'avez bien dit. La nuance est ce qui échappe le plus à nos contemporains, et

n'ayant d'ailleurs que l'*évolution* à la bouche, ils ne la connaissent que sous la forme de la *contradiction*. »

Cette éclosion, il était facile d'en suivre depuis très longtemps les progrès incessants au cours même de ses plus anciens articles. Il s'y manifeste une préoccupation constante des grands problèmes de la vie et principalement du problème de la destinée humaine. Et de cela aussi, bien que M. Brunetière se livre peu dans les œuvres de sa première époque, on pourrait découvrir la cause, ou du moins une des causes, dans un article sur Vinet daté de 1890, et qui donne des indices sérieux sur la marche de son esprit. Rarement, si même jamais, M. Brunetière a fait au public de telles et si personnelles confidences, surtout au point de vue littéraire...

(EDOUARD TROGAN, *Correspondant* du 25 décembre.)

***

Les hommes les plus célèbres sont souvent les plus mal connus. Ce fut, à un degré exceptionnel, le cas de celui-ci. Pour se faire une idée juste de son caractère, il suffirait presque de prendre point pour point la contre-partie de l'opinion courante à son sujet. Comme ses écrits sont d'une tenue réservée et sévère, on le tenait généralement pour un homme froid, mesuré et compassé. Or, il était la

passion même. Tout le passionnait. Je ne l'ai jamais entendu discuter sans une ardeur extrême, qu'il s'agît d'un mot ou d'une idée, d'une question de grammaire ou de morale. Il se jetait tout entier dans la conversation comme dans le travail. Il vibrait toujours, comme une corde trop sonore, d'où il faut absolument que des chants s'échappent. — Cette combativité le fit passer aussi pour acariâtre et maussade : et dans ses rapports d'amitié, il avait les plus subtiles et les plus charmantes délicatesses. — On le croyait morose : il pouvait s'épanouir comme un enfant. Je me souviendrai toujours d'une promenade que je fis avec lui, à Saint-Cergues, de sa gaieté pendant la montée, de sa joie devant le paysage que nous admirâmes en déjeunant chez le père Amat, à l'ancien hôtel de l'Observatoire. Et que de fois chez lui ou chez des amis communs, je l'ai retrouvé le même, éblouissant de verve, d'entrain, pareil à un écolier qui bat les buissons ! — J'ai déjà parlé de son libéralisme. On me disait parfois : « Quel despote vous devez avoir pour directeur, et qu'il doit être difficile à vivre !... » Beaucoup refusaient de me croire quand je tâchais de leur montrer leur erreur. Mais tous ceux qui ont eu le grand honneur de travailler sous sa direction, témoigneront comme moi ; et aussi ceux qui, après avoir été ses élèves à l'École normale, sont demeurés ses amis.

Je pourrais continuer longtemps encore à oppo-

ser ainsi, trait par trait la vérité à la légende. Pourtant, ces dernières années, celle-ci gagnait peu à peu sur celle-là. Beaucoup se doutaient qu'ils l'avaient méconnu, revenaient de leurs préventions, corrigeaient leurs partis pris. Quelques-unes de ses polémiques, entre autres celle qu'il eut avec M. Georges Renard dans la *Petite République* (27 mars-4 avril 1904) avaient montré jusqu'à l'évidence combien ses opinions réelles différaient de celles qu'on lui prêtait. Tout récemment un anticlérical de la bonne marque, M. J. Sageret, lui consacrait une étude respectueuse. Ses adversaires parlaient de lui avec équité, quelques-uns avec une certaine sympathie. Ces sentiments se seraient précisés et répandus avec les années : Brunetière était de ceux dont la réputation mûrit lentement et qui ne jouissent que dans la vieillesse de tout l'honneur dû à leur travail et à leur caractère.

Mais la mort n'a pas attendu. Je l'ai revu dimanche, sur le lit où il venait d'expirer, si petit, si menu, si frêle, avec une figure détendue et comme rajeunie, dans cette émouvante sérénité qui réconcilie avec la vie, puisque nous savons qu'elle est promise à tous. Il n'avait pas voulu de fleurs autour de lui. Comme il attribuait l'origine de sa maladie à un refroidissement pris dans un cimetière, il avait demandé qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe. L'église était déjà privée

de ses tentures. Tout se passa donc dans une simplicité qui, comme son pauvre petit cadavre d'ascète, évoquait, je ne sais pourquoi, les souvenirs de Pascal, de Port-Royal, des stoïciens. On pensait à ceux qui furent grands par la pensée, faibles par le corps, courageux contre les souffrances, énergiques dans la lutte humaine. On pensait à des héros qui ne combattirent ni par le fer, ni par le feu, et dont l'action persiste, plus durable que celle des conquérants. On pensait aux belles œuvres inachevées qu'il emportait avec lui et que nul ne lira jamais. On pensait à tout ce qui tenait de travail, d'efforts, de volonté, de vaillance, de bonté, dans le petit cercueil de chêne que la rigueur des temps n'avait pas permis de confier au caveau provisoire de Notre-Dame des Champs. On pensait à cette magnifique voix qu'on n'entendait plus, depuis deux ans, que comme un souffle, et dont chacun retrouvait l'écho dans ses oreilles. Et parmi ces hommes presque tous connus par leurs œuvres ou mêlés aux grandes affaires du monde, beaucoup avaient les larmes aux yeux. Cette tristesse si vraie de toute l'assistance, ces regrets si sincères, étaient plus éloquents, certes, qu'aucun discours. Et celui que nous accompagnions ainsi à sa dernière demeure n'eût rien souhaité de meilleur !

(Edouard Rod, *Ferdinand Brunetière, La Semaine Littéraire,* 29 décembre.)

***

Toujours prêt à défendre contre une injustice littéraire ou sociale les droits des vivants, comme la gloire des morts, que de fois je l'ai vu se dépenser au soulagement d'une misère morale, au service d'un ami, d'un collaborateur ! Combien de ses obligés pourraient en rendre témoignage ! Le plus désintéressé des hommes pour lui-même, il devenait intéressé pour le compte d'autrui. Quoi qu'on en ait dit, il recherchait et goûtait cette joie du vrai lettré, la découverte d'un jeune talent. On a pu s'y méprendre, parce que les exigences professionnelles lui avaient fait un masque de sévérité. Le meilleur des humains n'est pas impunément dans une charge où il faut refuser tout le jour des manuscrits, diversifier les périphrases pour faire entendre aux gens qu'ils n'ont point le génie qu'ils se croient, ou du moins qu'on ne l'aperçoit pas dans la preuve qu'ils en apportent. Un directeur harcelé finit par abréger les circonlocutions. Rigoureusement attaché à ses doctrines littéraires, Brunetière pouvait se tromper, et il m'a semblé qu'il se trompait en certains cas, sur le mérite d'un débutant formé à d'autres écoles ; mais c'était toujours de bonne foi ; Il n'avait de préventions invincibles qu'à l'endroit des fripons. Qui pense et agit bassement ne peut pas bien écrire, c'était une de ses règles de jugement...

Son naturel impressionnable et mobile ne lui eût jamais permis de se figer dans une attitude. Passionnément curieux de toutes choses, de la politique, des petits secrets de Paris, des grands secrets de l'humanité en marche dans les diverses parties du monde, il voulait tenir à jour son avertissement universel. Nous discutions un soir sur Voltaire, nous cherchions les raisons de l'indulgence que son siècle accordait à ses plus effrontées palinodies. — « C'est que Voltaire aimait furieusement la vie, conclut Brunetière : les hommes pardonnent tout à ceux chez qui ils sentent cet amour de la vie, du bien qu'ils prisent par-dessus tous les autres. » Lui aussi, comme le pessimiste conteur de *Candide*, il avait le goût de cette vie où rien ne le satisfaisait. Attaché au passé par le sens de la tradition et les préférences littéraires, il s'en échappait sans cesse pour bondir dans le présent, pour précipiter sa pensée dans l'avenir. Un pays l'intéressait entre tous, l'Amérique : depuis la mémorable tournée de conférences qu'il y avait faite, il étudiait les problèmes posés dans le Nouveau Monde, il recherchait le rapport qu'on en peut faire aux difficultés où se débattent nos démocraties. Curiosité de l'esprit, inlassable activité, superbe confiance dans une force qu'il croyait illimitée, soif de gouverner les hommes et leurs idées, attrait du bon soldat pour les nouveaux champs de bataille, — tous ses instincts le stimulaient à tenter de nouvelles expé-

riences ; il eût aimé s'essayer dans tous les rôles sur le théâtre du monde ; il voulait du moins être toujours prêt à y parler sur tout...

De plus en plus blessé dans son amour de l'ordre par l'anarchie croissante dans les idées et dans les faits, il se rapprocha de l'édifice catholique. On le vit d'abord rôder, si je puis dire, autour de la cathédrale, examiner et louer en connaisseur la belle architecture du vaisseau, les commodités qu'il offrait aux foules sans abri. C'était le temps où nous rêvions tous de réconciliation sociale, à la lueur du phare allumé devant nous par le pape Léon XIII. Relisez *Une visite au Vatican :* Brunetière trouva là un grand esprit de sa famille, qui le comprit et l'aima. N'était-il pas l'un de ces rares laïques contemporains qui eussent lu la *Somme* de saint Thomas, le seul capable de récrire cette *Somme* pour notre âge ? Il sortit du Vatican à demi conquis. Peu après, il se risqua dans la cathédrale ; d'un pas lent et loyal, tâtant le terrain, se donnant sur un point, se reprenant sur un autre, il avança jusqu'à l'autel. Au soir d'une journée triomphale pour l'orateur et décisive pour l'homme intérieur, comme il parlait au banquet qui suivit la conférence de Besançon sur *le Besoin de croire,* il dit : « Je me laisse faire par la vérité... » Belle parole qui fut la devise de toute sa vie et devrait être l'épitaphe gravée sur son tombeau. Depuis lors, dans ces « discours de combat » prononcés à Besançon, à

Lille, un peu partout, le dialecticien s'acheva en apôtre. Sa fougue généreuse faisait songer à un autre argumentateur apostolique, à saint Paul courant de Damas en Asie Mineure, en Grèce, multipliant les controverses et les épîtres, amenant les Gentils du dieu inconnu à son Dieu connu...

Victorieux de son tourment idéal par cette conquête d'une certitude spirituelle, il allait être vaincu, durement éprouvé dans ses dernières batailles temporelles. De l'humeur dont il était, il eût voulu servir activement la cause qu'il embrassait, y faire un peu sentir les facultés de direction qu'il se connaissait. Les années de Léon XIII avaient pris fin. Les services et les conseils de Brunetière ne furent pas agréés. Il en souffrit. D'autre part, il avait ardemment désiré la chaire de littérature au Collège de France, couronnement naturel de sa carrière exceptionnelle dans l'enseignement. Au grand scandale du monde universitaire et lettré, cette ambition légitime fut déçue par la véhémence des passions politiques et la pusillanimité des pouvoirs publics. Passons, comme Dante passait, à travers ces limbes où il ne trouvait rien à dire, devant le pâle trembleur qui fit le grand refus. Brunetière prit sa revanche en pourfendant ses vieux ennemis, les encyclopédistes, dans une série de conférences d'où il sortit grandi encore, mais dangereusement meurtri...

Lentement, durant deux années, la phtisie le

consuma ; elle fit de lui l'être incorporel, spiritualisé, dont nous eûmes la vision pathétique sur le lit où il gisait ; l'affreux mal ne respecta que la pensée, qui n'avait jamais été plus vigoureuse. Avec quelle abondance et quel courage elle se donna, les lecteurs de la *Revue* le savent. Direction, articles, préface de son livre testamentaire, les *Questions actuelles*, il mena de front ces travaux jusqu'aux tout derniers jours. Quand la force lui manqua pour écrire, et enfin pour lire, il comprit que l'heure était venue, que c'était fini de combattre, fini d'apprendre, fini d'enseigner, et qu'il allait se faire instruire par l'initiatrice de ce qu'ignorent les plus savants. Infiniment las, bien sûr de son droit au repos après la tâche virilement accomplie, il dit : « Je vais m'endormir longuement... » Ce furent ses dernières paroles...

(Eugène-Melchior de Vogüé, *Ferdinand Brunetière, Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1907.)

***

La dernière fois que nous avons causé, il allait mourir. Mais il était encore à sa table, toujours devant l'écritoire. Comme il était naturellement d'une politesse minutieuse, même dans la plus stricte intimité, et, pour l'être qu'il fut, l'agonie n'étant pas un prétexte à s'en départir, il se leva de son siège, sur des jambes vacillantes, afin de recevoir le visiteur, et retomba de faiblesse. Tandis

qu'en frémissant, je lui mentais sur sa mine, sur son état, il abonda dans mon sens, afin que, sans doute, je ne fusse pas bientôt trop gêné ; mais il ne pouvait empêcher que ses regards sombres ne plongeassent déjà dans les ténèbres de l'au-delà...

(PAUL HERVIEU, *Ferdinand Brunetière, Revue de Paris* du 1er février 1907.)

⁂

Devenu chrétien, il servit le christianisme avec autant de dévouement que de liberté. Depuis longtemps malade et surmené, il acheva très vite de s'user en d'admirables campagnes oratoires pour le bien et l'avancement de cette Église qu'il avait faite sienne. Partout où il crut sa parole utile, il la prodigua coup sur coup avec la plus superbe imprudence, comme s'il eût voulu multiplier le temps qui, bientôt, allait lui manquer. Autour de lui ses amis d'hier criaient à l'asservissement. Il essayait de leur démontrer que la « tyrannie du dogme » ne s'exerçant qu'en matière dogmatique, comme la tyrannie de la géométrie en matière géométrique, cette prétendue *tyrannie* « n'est qu'une phrase » (1). Et, en fait, il le leur montrait :

(1) *Questions actuelles*, préface, p. XXIII ; cf. aussi *Joseph de Maistre et son livre du Pape*, article de la *Revue des Deux Mondes*, 1906, t. XXXIII, p. 232.

croyant solidement tout ce qu'on croit à Rome (1), ce bon serviteur de l'Église garda dans l'Église même toute sa liberté. Il ne crut pas qu'étant laïque, il n'avait ni le droit ni l'honneur d'y parler. A toutes les « questions actuelles » que les événements posèrent devant lui, il donna en toute loyauté la réponse qui lui semblait juste. Il eut de belles espérances : il rêva du « progrès religieux » (2), de la réunion des Églises (3), de l'assimilation ou plutôt de la reprise du socialisme par le christianisme (4). Dans cette vision de l'Église future, l'autorité romaine, qu'il acceptait pleinement, loin de lui être une entrave, lui parut, au contraire, pour sa liberté de penser, une condition, une garantie et presque un stimulant (5). Et c'est ainsi « qu'en toute sécurité », il essaya d'ajouter quelque chose « à l'héritage religieux des générations précédentes » et « de transmettre à ceux qui viendraient

(1) « Ce que je *crois*... allez le demander à Rome. » (*Les raisons actuelles de croire, Discours de Combat*, 2ᵉ série).

(2) *Le Progrès religieux, id., ibid.*

(3) *L'Œuvre de Calvin, id., id.*; cf. surtout conférence faite à Porrentruy (compte rendu du *Journal des Débats*, 5 décembre 1903).

(4) *Controverse sur le Socialisme* entre M. Ferdinand Brunetière et Georges Renard, *Petite République* des 27 mars, 3 et 10 avril 1904.

(5) *Questions actuelles*, l. cit., p. XXII-XXV ; *Saint Vincent de Lérins*, 1906, préface, XLVII.

après lui, une religion, non pas plus vraie, ni plus sainte, ni plus pure, mais d'une vérité cependant plus large, en tant qu'adaptée à des exigences nouvelles » (1).

Je ne voudrais pas clore sur lui ces quelques lignes par des mots sonores et des épithètes retentissantes, qui risqueraient de réveiller, dans une dernière irritation, cet Alceste à peine endormi. Mais je ne puis me rappeler ses dernières années et sa mort, sans me rappeler aussi ce que songeait Chateaubriand dans la prison de Ferrare : « Il n'y a de beau que les existences malheureuses. A ces martyrs de l'intelligence impitoyablement immolés sur la terre, les adversités sont comptées en accroissement de gloire ; ils dorment au sépulcre avec leurs immortelles souffrances comme des rois avec leurs couronnes (2). » Sur cette vie qui lui fut toujours rude, qui ne lui apporta que les joies écrasantes d'un travail inlassé, qui le mena à la lutte plus encore qu'à la gloire, — sur cette vie qui finissait, toutes les tristesses ont mis leur beauté. L'injustice de ses ennemis, l'ingratitude de ses alliés, la stupidité brutale des diminutions physiques, la défaite de ses rêves les plus chers l'ont conduit jusqu'à une mort hâtive dans la douleur du corps et dans l'affliction de l'esprit. Il avait travaillé toute

(1) *Joseph de Maistre*, art. cité, p. 233-234.
(2) *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, t. VI, p. 291.

sa vie pour accomplir son devoir social; et la société, représentée par l'État, lui marquait une défiance hostile et lui retirait un enseignement qui était sa force et presque sa raison de vivre. Une jouissance lui restait : cette voix dominatrice, merveilleusement souple et passionnée, qui soulevait ses phrases trop longues et les rendait conquérantes. Elle lui manqua, elle aussi, et l'outil se brisa entre les mains du bon ouvrier un instant découragé. Pas à pas, depuis dix ans, dans une ascension toujours plus consciente et plus volontaire, il montait vers le christianisme catholique pour s'y arrêter définitivement. Mais de presque partout, de droite comme de gauche, et chaque jour davantage, la solitude se faisait autour de lui. Il s'était séparé avec un grand courage d'un parti qui croyait le posséder et qui allait à toutes les victoires, pour se ranger généreusement parmi les vaincus. Mais là même, le combat l'attendait, et là encore la défaite. Peu importait à ce grand batailleur indépendant qu'on le traitât de « soumissionniste », à cet éclaireur toujours en éveil qu'on le regardât comme un traînard « d'arrière-garde » (1). Il aurait dédaigné toutes ces petites ironies croassantes des *Semaines Religieuses* de province, s'il n'avait par là même senti que les inexpériences intellectuelles et les rancunes plus ou moins conscientes de quelques

(1) Comte d'Haussonville, *Gaulois* du 13 décembre 1906, article cité.

« conducteurs du troupeau », — aussi bien, d'ailleurs, que la fatalité des événements, — écartaient une fois encore de la démocratie moderne cette Église qu'il aimait et qu'il aurait voulu lui ramener. Il n'a rien dit de sa souffrance. Il a rappelé seulement, — et pour se consoler, sans doute, — qu'il y eut un pape, au siècle passé, pour refuser la dédicace du livre même qui devançait de cinquante ans la proclamation de l'infaillibilité pontificale (1). Jusqu'au dernier jour, il a continué d'écrire (2), — ou plutôt de parler, car toute sa vie n'a été qu'un discours, — avec une confiance et une sérénité apparentes ; mais, déjà rendu silencieux par le mal qui le tuait, il est mort dans un autre silence, d'autant plus douloureux qu'il était plus volontairement contenu.

(MAURICE MASSON, *Ferdinand Brunetière*, *Demain*, 15 février 1907.)

***

Enfin, on me permettra — on verra assez pourquoi — de reproduire ici ces quelques pages de l'article que j'ai publié dans la *Revue de Fribourg* du 25 décembre 1906 :

(1) *Joseph de Maistre et son livre du Pape*, article cité, p. 236.

(2) Le dernier numéro de la *Revue* qu'il ait signé comme directeur-gérant, contient encore un article de lui sur *les Philosophes et la Société française* (1er décembre 1906).

Ferdinand Brunetière était un directeur de *Revue* incomparable. Entré fort jeune, — il n'avait guère que vingt-cinq ans, — à la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*, il n'avait pas tardé, après la mort du « terrible vieillard » qu'était François Buloz, à devenir l'âme de la maison. Son universelle compétence, son activité, sa conscience, sa franchise, la sûreté de son sens critique le désignaient tout naturellement pour la direction proprement dite, qu'il prit en main il y a juste treize ans. Jamais directeur, non pas même François Buloz, ne « dirigea » plus effectivement que lui. Tout, exactement tout, — et Dieu sait si les questions qui se posent à une *Revue* comme celle qui lui était confiée, sont multiples et complexes, et délicates ! — tout lui passait entre les mains et sous les yeux. Que de menues besognes, et dont il aurait pu s'affranchir, il tenait à exécuter lui-même ! Manuscrits à lire, lettres à écrire, épreuves même à corriger, et cela jusqu'au dernier jour, il prenait de tout la plus grosse part (1). Chaque livraison était

(1) Quelle que fût l'œuvre à laquelle Ferdinand Brunetière assurât son concours, il s'y donnait tout entier, et y rendait les plus effectifs services. Président du Syndicat de la Presse périodique, vice-président, pour la France, du Congrès international des éditeurs, il ne se contentait pas de présider des séances et de diriger des débats ; il agissait ; il rédigeait des mémoires, les faisait présenter aux ministres ou présidents de la commission du budget, et obtenait que tel ou tel projet nuisible aux intérêts de la corporation fût bientôt abandonné. « Personne n'a oublié, — écrivait récem-

préparée par lui dans le dernier détail. La première qu'il n'ait pas signée avait encore été arrêtée tout entière par ses soins : la veille même de sa mort, agonisant presque déjà, — depuis trois semaines, il se mourait d'heure en heure, — il m'indiquait une modification à apporter au sommaire. Et son

ment quelqu'un qui l'a vu de très près dans ce rôle, — personne n'a oublié les succès de président de section et de *debater* de Brunetière dans ces séances de discussion d'affaires où minorités et majorités se transformaient en unanimités sous sa parole si claire, si précise, d'homme d'affaires, en même temps que d'académicien ; personne n'a oublié non plus le succès qu'obtint au banquet de clôture son apostrophe si charmante et si pleine d'humour aux auteurs, pour les convier à l'entente avec leurs éditeurs. Il en fut de même aux autres sessions à Londres, à Leipzig, où sa présence dans les réunions comme son concours dans les séances d'affaires étaient désirés de tous, et où, par sa chaude et vibrante parole, il faisait de tous nos confrères étrangers qui buvaient ses paroles autant d'amis pour la France... Je me souviens que, lors d'une de nos dernières assemblées générales, Brunetière était alité, souffrant déjà du mal qui devait l'emporter. Il me reçut dans sa chambre, et pendant une heure environ, il se prêta à régler avec moi notre ordre du jour et à préparer la rédaction du rapport qu'il devait présenter à cette même assemblée, m'assurant qu'il ne manquerait pas d'y assister, — et en effet, il y assista ; mais peu de temps après, il était amené pour cause de santé, à donner sa démission de président et l'assemblée générale le proclamait président honoraire du Syndicat de la Presse périodique, en reconnaissance des services rendus par lui tant en France qu'à l'étranger et décidait qu'une lettre signée par tous les membres présents, donnant l'extrait du procès-verbal, lui serait envoyée comme un hommage de tous ses collègues. » (A. GOUBAUD, *Bibliographie de la France* du 29 décembre 1906.)

action, on le pense bien, ne se bornait pas là. Il ne se contentait point d'accueillir avec une largeur d'esprit trop méconnue toutes les œuvres de talent qui lui étaient présentées, il aidait leurs auteurs à les améliorer, à les perfectionner, à les rendre de plus en plus dignes du public et d'eux-mêmes. Quand il croyait devoir, pour des raisons toujours impersonnelles et générales, écarter telle ou telle proposition d'article, s'il pressentait chez son interlocuteur quelque disposition littéraire ou autre, il cherchait avec lui dans quelle direction il pourrait orienter efficacement son effort : il savait admirablement « utiliser » toutes les bonnes volontés, toutes les facultés inemployées. Que d'intéressantes études, que de recherches curieuses, que d'enquêtes originales il a ainsi provoquées, encouragées et qui, sans lui, n'eussent jamais vu le jour ! Tout cela d'ailleurs était dominé et inspiré par une conception très haute de la *Revue* qu'il dirigeait, de son passé, de ses traditions, du rôle qu'elle jouait dans le monde des idées et même des faits : il voulait qu'elle fût un tableau très vivant, très fidèle et comme épuré de la pensée française contemporaine. Et on peut dire qu'à réaliser cette conception il a dépensé sans compter et son vigoureux talent, et son incroyable richesse d'information, et sa vie même.

Il n'hésitait pas du reste à prêcher d'exemple, et, quand il le jugeait nécessaire, ou même opportun, à payer directement de sa personne, et à donner le

coup de barre décisif. La conférence et l'article de Revue ont été les deux formes préférées de son activité. Lui, qui était si capable d'écrire des livres, n'a guère laissé que des recueils d'articles. Quand une question qui l'intéressait passionnément venait à se poser publiquement, ou simplement, quand certaines publications appelant des réflexions qui lui tenaient au cœur, venaient de paraître, il ne savait guère résister au plaisir, au besoin d'écrire l'article qu'il croyait « tenir ». Parfois, je m'en étonnais un peu, et sachant qu'il avait entrepris deux œuvres considérables que je craignais de ne pas voir achevées, une grande *Histoire de la littérature française classique* et une *Apologie* du christianisme, j'essayais, discrètement, de les lui faire préférer à des publications fragmentaires qui me paraissaient moins essentielles.

« On ne peut pas tout faire, — m'écrivait-il, il n'y a pas deux mois, — on ne peut pas tout faire, vous le dites fort bien, et j'ai toujours eu le tort d'en vouloir trop faire ; mais ne serait-ce pas le vrai moyen d'en faire assez ? Indépendamment de ce motif discutable, j'estime donc que, critiques ou historiens de la littérature, nous devons toujours tenir, dans la mesure de nos forces, *toute l'étendue du clavier*, et nous conserver, si je puis ainsi dire, en état de parler de *Tristan*, aussi bien que de *la Courtisane* et du jeune M. Arnyvelde. Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de rappeler l'importance

de cette considération : notre *autorité*, et qui plus est, notre *ouverture intellectuelle* en dépendent. Autre considération : l'intérêt majeur de la *Revue*, dont je voudrais ramener les collaborateurs à cette « critique des livres du jour » qui est pour moi, je vous l'ai dit, la raison d'être d'une *Revue*. Si nous ne sommes pas cette « critique », nous ne sommes plus qu'une maison d'édition, et peut-être y en a-t-il assez. Voici quatre ou cinq volumes qui *viennent de paraître* sur *Tristan :* quelqu'un m'a-t-il proposé d'en parler, et à qui croyez-vous que j'eusse pu demander l'article ? Collaborateur et directeur de la *Revue,* je dois faire passer mes convenances après les siennes, et il sera certes fâcheux que je m'attarde sur *les chemins de la croyance,* ou que je fasse attendre encore l'éditeur Delagrave ! mais il serait plus fâcheux encore que la *Revue* périclitât... » Et il ajoutait : « Le prochain numéro sera facile... Mettez-y toute votre sollicitude ; il faut aimer cette vieille maison ! » — Ce Directeur de Revue, on le voit, était en même temps un directeur de conscience littéraire, et de conscience morale.

TABLE DES MATIÈRES

522-07. — Imp. des Orph.-Appr., F. BLÉTIT, 40, r. La Fontaine, Paris.